

SIGMUND FREUD

PSYCHOLOGIE DE LA VIE AMOUREUSE

TRADUCTION INÉDITE

Présentation

« L'homme est persuadé que l'aimée a besoin de lui. Il la sauve donc en ne la quittant pas. »

Pourquoi certains hommes ne sont-ils excités que par des femmes déjà « prises » et ayant « une réputation sexuelle sulfureuse » ? Comment expliquer l'impuissance masculine et la frigidité féminine ? Quel est l'enjeu symbolique du premier rapport sexuel ? Les trois textes publiés ici – « Un type particulier d'objet chez l'homme » (1910), « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse » (1912) et « Le tabou de la virginité » (1918) – éclairent plusieurs aspects cruciaux de notre vie sexuelle : la jalousie, les fantasmes sexuels, la peur inconsciente chez les hommes de la sexualité féminine, le rôle de la tendresse et de la sensualité, l'hostilité de certaines femmes envers les hommes, ou encore le complexe d'Œdipe, qui apparaît ici pour la première fois sous la plume de Freud.

Sigmund Freud

Psychologie de la vie amoureuse

Traduction inédite de l'allemand par Olivier Mannoni

Préface de Robert Neuburger



ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
www.payot-rivages.net

Illustration de couverture : © Costa/Leemage. Conception graphique : Sarah Deux.

Titre original : *Beiträge zur Psychologie des Liebesleben*

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

ISBN : 978-2-228-90933-4

Préface

Ce que Freud a vraiment dit

par Robert Neuburger

Il y a ce que l'on fait dire à la psychanalyse et en particulier à Freud, et il y a ce que celui-ci a vraiment dit, notamment sur la sexualité et sur les rapports entre les hommes et les femmes. C'est sous une forme particulièrement accessible qu'il s'exprime ici sur les raisons de l'impuissance masculine, de la frigidité féminine, de certains choix amoureux apparemment dégradants et répétitifs, sur l'importance accordée à la virginité et sur bien d'autres sujets toujours d'actualité concernant la sexualité. On sera saisi par la fraîcheur, la pertinence, l'aspect non conformiste et courageux des positions et hypothèses de Freud.

Un autre constat, très précieux, est le fait qu'il ne stigmatise pas des soi-disant anormaux, qu'il ne les « catégorise » pas, mais qu'il a le soin constant de montrer comment le pathologique se relie au normal : il n'y a pas deux espèces humaines, des gens sains et des personnes malades ; le pathologique éclaire le normal, il y a un continuum entre des attitudes apparemment loin des normes et ce que l'on peut attendre de sujets supposés normaux.

Les trois articles qui composent ce livre furent publiés entre 1910 et 1918. Ce fut une période particulière dans la vie de Freud. Il y eut d'abord la guerre. Freud vit plusieurs de ses fils engagés au front. Tous en reviendront, mais cela, comme on peut l'imaginer, fut un souci angoissant pour lui. Ce fut aussi une période agitée pour le mouvement psychanalytique, marquée par l'opposition entre Freud et Jung.

Freud et Jung

En effet, en ce qui concerne le développement de la psychanalyse et en particulier sa reconnaissance sur le plan international, ces années sont fécondes : en 1910, est créée l'Association internationale de psychanalyse (IPA) qui réunit des représentants de plusieurs pays dont principalement l'Autriche, l'Allemagne, la Hongrie, la Suisse, l'Angleterre et les États-Unis. Cette association tout juste centenaire est encore active aujourd'hui. Le premier président de l'IPA est Carl Gustav Jung, personnage qui va jouer un rôle important dans la genèse des articles de cet ouvrage.

Jung avait vingt ans de moins que Freud, qui voyait en lui son prolongement, un disciple particulièrement créatif et surtout capable de renforcer l'image internationale de la psychanalyse. Après une période enthousiaste, des conflits apparaissent entre les deux hommes, qui ont des histoires et des comportements forts différents. Jung est un Suisse de vieille souche protestante, très ancré dans ses appartenances, celles-ci lui donnant une sécurité de base et une assurance qui manqueront toujours à Freud, fils d'émigré, juif dans une ville où l'antisémitisme affleure de toutes parts. De plus, de par son mariage puis ses succès professionnels, Jung ne connaît pas de soucis financiers et son charme auprès des femmes semble bien plus important que celui de Freud. Jung sera toujours entouré, admiré et protégé par un cercle féminin.

Ces différences ont peut-être à voir avec le fait que, si la pensée est souvent transgressive chez Freud, sa conduite – en particulier sur le plan sexuel – reste très conformiste. Chez Jung, il en va autrement. Sa pensée est libre, ses mœurs aussi. Il pratique allégrement les relations à trois avec son épouse et différentes amantes dont certaines sont ses patientes. De ce fait, la sexualité est pour lui plus une source de plaisir que de complexes et il met en question le primat de la sexualité dans l'origine des pathologies mentales, ce qui indigne Freud. La théorie sexuelle est au cœur de la psychanalyse ; Freud ne conçoit pas qu'elle soit remise en cause.

Les trois textes de *Psychologie de la vie amoureuse* se présentent implicitement comme des réponses aux positions de Jung, qui n'est pas mentionné. Le conflit se terminera par une rupture consommée entre les deux hommes et Jung démissionnera de l'IPA pour fonder son propre institut.

De la maman et de la putain

La question que je me suis posée à propos de ces écrits est celle de possibles anachronismes, c'est-à-dire d'opinions et d'hypothèses qui seraient datées, qui témoigneraient plus de l'adhésion de Freud à des croyances aux normes d'une époque plutôt qu'à des observations concernant l'homme et la femme de tous temps.

Effectivement, nombre de textes en psychologie et particulièrement en psychologie sexuelle portent la marque de l'époque où ils ont été conçus. C'est ce que l'on peut appeler les mythes sociaux, à savoir des croyances partagées dans une société et à une époque données qui ont la fonction d'unifier la société, de la solidariser autour de valeurs dont ces croyances sont issues. Cela était vrai du temps de Freud et l'est tout autant aujourd'hui. La difficulté, pour les chercheurs, est de s'en dégager et de faire apparaître les universaux.

Que trouvons-nous dans le premier texte – « À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910) – qui relève de l'un ou de l'autre, du particulier que seraient les préjugés d'une époque qui auraient infiltré la pensée et les hypothèses soutenues par Freud ? Il s'agit d'une problématique masculine que Freud ne nomme pas, mais qu'il décrit avec précision et qui concerne un choix amoureux particulier. L'idée m'est venue qu'il pensait peut-être à Jung en la décrivant.

De quoi est faite ce qu'il appelle ici, sans autre précision, une névrose ? Elle comporte quatre traits. Le premier est que le sujet ne choisit jamais une femme libre de liens avec des hommes, mais au contraire une femme, soit mariée, soit déjà engagée dans une relation. Le deuxième est que ce n'est jamais une femme vertueuse. Le troisième est que ce choix particulier est répétitif dans la vie du sujet. Le dernier trait est que cet homme n'exprime qu'un désir, celui de sauver cette femme, de la remettre dans le droit chemin…

Cette névrose comporte tous ces traits, mais il existe, selon Freud, bien des hommes dont le choix amoureux correspond à seulement un ou plusieurs des traits décrits.

Ainsi, un de mes patients, homme d'affaires avisé, ayant créé et dirigé une entreprise florissante, a abandonné une femme qu'il respectait et qu'il a continué à respecter, ses enfants, une situation familiale stable, pour conquérir ou se laisser conquérir par une très jeune et jolie femme de quarante ans sa cadette. Lorsqu'il l'a connue, elle vivait en concubinage avec un de ses amis. Leur liaison a été houleuse, parsemée de tromperies de la part de la jeune femme, qui a fini par rompre et le quitter, car engagée dans une relation parallèle. J'ai pu retrouver chez ce patient tous les traits décrits par Freud, en particulier le désir de sauver son ex-partenaire. Certes, il souffrait terriblement de ses tromperies et de la rupture mais, en venant me voir, son souci était que je puisse la rencontrer afin de l'aider à retrouver le chemin d'une relation stable – de préférence avec lui…

Pour Freud, la libido de l'homme est écartelée entre la mère et la putain, la femme respectable plutôt mère que femme, et celle qui représente le sexe. Les névrosés dont il parle tentent de relier en un seul personnage les deux images. Or, à l'époque de Freud, il était commun pour les hommes, et en particulier les hommes mariés, de fréquenter les bordels ou, pour les plus nantis, d'entretenir une « cocotte ». Que penser des interprétations que fait Freud des comportements de ce type de névrosés quand il avance que leur spécificité est qu'ils tentent de réunir les deux images en une seule personne, ce qui manifestement relève de l'exploit ou de la névrose ! Curieusement, c'est bien pourtant la norme actuelle : il est clair que, pour les jeunes couples

d'aujourd'hui, la fidélité est requise et que le couple doit à la fois permettre à chacun de se sentir exister dans son identité sexuée au travers d'une sexualité satisfaisante et être capable de créer une famille, donc d'adopter des comportements parentaux. C'est peut-être ce défi impossible qui rend les couples actuels si fragiles. Le clivage entre la mère et la putain, qui était considéré comme normal à l'époque de Freud, est devenu anormal dans la nôtre. Il n'en reste pas moins que les observations de Freud concernant ces hommes qui répondent aux traits complexes, voire contradictoires, qu'il décrit restent pertinentes. Il n'y a rien d'anachronique et ce texte garde toute sa fraîcheur.

Le tendre et le sensuel

Le deuxième texte qui compose ce livre, « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », a été publié en 1912. Freud y reprend la notion de clivage entre la mère et la putain, mais en lui donnant une portée plus générale, concernant les hommes comme les femmes. Cette fois, donc, il évoque l'opposition, dans la libido humaine, de deux courants : un courant *tendre* et un courant *sensuel*. L'origine du courant tendre se situe dans l'enfance, voire dans la petite enfance, où se mêlent sentiment amoureux et vagues désirs corporels, par exemple celui d'être pris dans les bras, d'être caressé par le parent du sexe opposé. Le courant sensuel est postpubertaire et plus centré sur les organes sexuels.

Les conséquences de ce double courant se lisent, selon Freud, dans l'impuissance psychique de l'homme, caractérisée par l'impossibilité de réaliser l'acte sexuel avec la personne aimée, alors que cet acte reste possible avec des femmes moins estimables ou estimées. Ce qui fait obstacle, ce sont les résurgences infantiles qui lient l'affectif à une figure parentale, la mère, et qui donc réveillent de puissants interdits incestueux. Mais le problème est que les choix amoureux sont déterminés par le souvenir de ces figures parentales ! On se trouve rapidement devant une situation de double lien que Freud résume par une affirmation lapidaire : « Lorsqu'ils [les hommes] aiment, ils ne désirent pas, et lorsqu'ils désirent, ils ne peuvent pas aimer. »

Pour que l'homme puisse réaliser ses pulsions sexuelles, conclut Freud, il doit nécessairement rabaisser sa partenaire. Mais, quand il parle de femmes rabaissées, Freud cite la femme infidèle, la femme entretenue ou la prostituée. Ne peut-on ajouter à cette liste l'enfant comme objet sexuel tel qu'il l'est pour certains pédophiles ? Ceux-ci ne seraient-ils pas trop marqués par un attachement à la mère, donc soumis fortement à la prohibition de l'inceste, au point que toute femme adulte leur serait interdite, car trop proche de l'imago maternelle ? Le paradoxe serait alors qu'ils pourraient avoir des relations

sexuelles avec des enfants, voire avec leurs propres enfants, car ne ressentant à leur égard aucun interdit incestueux au sens freudien du terme, et, par contre, exposés aux interdits sociaux dont ceux qui prohibent l'inceste : ils seraient incestueux par peur de l'inceste…

Et les femmes dans tout cela ? Elles non plus ne sont pas à l'abri de ce clivage, contrairement à ce qu'il est commun d'avancer. Mais il ne se manifeste pas de la même façon. Certes, elles n'éprouvent pas le besoin de rabaisser leur partenaire pour le désirer. C'est un autre mécanisme qui entre en jeu. Chez elles, c'est justement l'interdit qui permet le désir. Freud remarque que c'est au moment où une liaison devient officielle que la frigidité peut se déclencher. J'ai pu observer la même chose à plusieurs reprises chez des patientes qui pouvaient jouir d'une sexualité épanouie lorsqu'elle était vécue dans la clandestinité ou dans le cadre d'une liaison, et qui devenaient soudainement frigides après un mariage qui, pour elles, signifiait que tout le monde, y compris leurs parents, savait qu'elles avaient des relations sexuelles. Autre cas, celui de femmes qui ne pouvaient avoir de relations sexuelles dans la maison parentale, alors même que l'intimité des lieux les y autorisait. D'où la conclusion de Freud : « Il me semble qu'il faille mettre la condition de l'interdit dans la vie amoureuse féminine au même niveau que le besoin de rabaisser l'objet sexuel chez l'homme. » Bien sûr, cela ne concerne que les cas où les deux courants sont présents, c'est-à-dire des relations où il y a de l'amour, et non des relations peu ou pas investies du côté tendre.

Il est possible, me semble-t-il, à partir de cette théorie du clivage entre courant sensuel et courant tendre chez la femme, d'avancer sur une problématique à la fois fréquente et énigmatique. Freud souligne au passage que l'enfant est souvent pour la mère « un jouet érotique », que « la tendresse nie rarement son caractère érotique » – sans autre développement. Ces propos de Freud permettent, à mon avis, d'éclairer des symptômes relativement fréquents apparaissant chez les jeunes mères. Ce sont des comportements phobiques : une grande difficulté à toucher le corps de leur bébé, une peur irraisonnée de le lâcher lorsqu'elles leur donnent le bain, allant parfois jusqu'à des peurs de pulsions qui les conduiraient à jeter l'enfant par la fenêtre. C'est ce que l'on appelle des phobies d'impulsion. Ces conduites sont, si l'on suit Freud, liées au courant sensuel déclenché par la manipulation du corps de l'enfant, des excitations sexuelles violemment refoulées par des interdits incestueux.

Cette hypothèse m'a permis d'aider et de déculpabiliser des mères qui vivaient particulièrement mal ces symptômes parfois à l'origine de dépressions tenaces.

La vierge et le sang

Dans « Le tabou de la virginité » (1918), dernier texte publié ici, Freud aborde de front la question du rapport sexuel entre les hommes et les femmes. Il remarque que ce rapport commence toujours dans le sang, par une violence sans jouissance, celle qui préside à la perte de la virginité. Ce début a une double conséquence : d'une part, il peut générer chez la femme une attitude de soumission à l'égard de celui qui l'a ainsi pénétrée pour la première fois ; d'autre part, cette soumission est ambivalente, car elle peut masquer une révolte qui se manifestera par le refus d'accorder à cet homme le pouvoir de la faire jouir. C'est pourquoi Freud affirme à plusieurs reprises que, de ce point de vue, les seconds mariages sont en général plus heureux que les premiers… Cela suppose que, lors du premier, la femme était vierge.

De nos jours, les choses se présentent différemment. La virginité n'est plus fétichisée, sauf dans certaines cultures. Mais il m'arrive encore de recevoir des couples en difficulté qui se sont connus très jeunes et n'ont jamais eu d'autres partenaires. Je retrouve alors cette ambivalence dont parle Freud et, en particulier, souvent le symptôme frigidité qu'il décrit comme conséquence de cette ambivalence.

Du côté de l'homme, la virginité de la femme n'a pas toujours été vécue comme un avantage, mais dans nombre de civilisations comme un obstacle dangereux, au point de laisser la charge de rompre l'hymen soit à une vieille femme, soit à un sorcier, soit à une personne chargée spécifiquement de cette tâche. À partir de ce constat, Freud va montrer que, pour l'homme, la femme est toujours un être mystérieux de par son rapport au sang, sang de la défloration et sang de la menstruation. La conséquence est que la femme, dans sa différence, est dangereuse pour l'homme, capable de lui ôter ses forces, de l'affaiblir. On retrouve ce mythe chez les athlètes qui, avant toute compétition, s'abstiennent de relations sexuelles.

Le « narcissisme des petites différences »

Le génie de Freud se manifeste à la suite de cette hypothèse, en plein milieu du texte, par une phrase qui est une véritable gemme. Il commence par dire que « ce sont précisément les petites différences, quelle que soit l'analogie que l'on relève par ailleurs, qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité mutuelle ». Il se réfère ici aux différences entre les hommes et les femmes, et au rapport d'hostilité entre les deux sexes. Puis, il fait ce commentaire : « On serait tenté de prolonger cette idée et de déduire de ce “narcissisme des petites différences” l'hostilité que nous voyons s'opposer avec succès, dans toutes les relations humaines, aux sentiments

d'appartenance commune et au commandement de l'amour universel de son prochain. » Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard, dans *Malaise dans la civilisation*, qu'il développera cette idée d'une hostilité fondée sur les petites différences : « L'avantage d'un petit groupe civilisé, qui donne un exutoire à la pulsion en tournant son hostilité vers l'extérieur, n'est pas à dédaigner. Il est toujours possible d'attacher un certain nombre d'hommes par des liens affectifs quand il en reste d'autres sur lesquels déverser leur agressivité. » Et plus loin : « Il s'agit en fait d'une satisfaction pratique et relativement inoffensive de l'agressivité, qui facilite la cohésion des membres de la communauté[1]. »

Ici, Freud ne se réfère plus à une relation singulière entre un homme et une femme, puis, en généralisant, entre deux étrangers, mais à des groupes nommément d'appartenance que sont « les femmes » et « les hommes » en tant qu'ensemble. Il note fort justement que ce qui unit ces groupes, ce ne sont pas que des liens d'amour, mais que leur cohérence nécessite un « ennemi » extérieur qui les renforce dans leur solidarité. Les rapports entre les hommes et les femmes ne sont pas seulement marqués par le type de relation singulière que deux êtres peuvent tisser l'un par rapport à l'autre ; il faut aussi tenir compte du fait que les deux appartiennent à des groupes distincts et que ces appartenances vont interférer dans leur relation. Freud se montre ici précurseur des thérapies de couple qui prennent en compte non seulement les relations entre les êtres qui constituent cette petite institution, mais également leurs relations au monde des appartenances, dont l'appartenance à une communauté sexuelle, en sachant que ces appartenances sont des supports identitaires nécessaires à chacun et chacune.

On l'aura compris, les trois textes qui composent *Psychologie de la vie amoureuse*, par leur richesse, leur foisonnement, leur actualité, offrent au lecteur d'aujourd'hui des réponses, ou du moins des hypothèses, sur les conduites sexuelles que nous adoptons. Avec Freud, on n'est jamais loin du pathologique, mais le pathologique n'est-il pas l'humain et n'éclaire-t-il pas avec bonheur des conduites plus banales, sinon normales ?

Robert NEUBURGER

(2010)

1. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation* (1930), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010, p. 121-122.

À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme[1]

[1]. Sigmund Freud, « Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschung*, 2 (2), 1910.

Nous avons jusqu'ici laissé aux poètes le soin de nous décrire les « conditions de l'amour » en fonction desquelles les hommes font leur choix d'objet et la manière dont ils accordent avec la réalité les exigences de leurs fantasmes. Il est vrai que les poètes possèdent certaines qualités qui leur donnent la capacité de résoudre pareille gageure, notamment la sensibilité permettant de percevoir les émotions dissimulées de leur prochain et le courage de laisser s'exprimer leur propre inconscient. Mais il est une circonstance qui réduit les connaissances véhiculées par leurs messages. Les poètes sont en effet tenus de chercher à produire du plaisir intellectuel et esthétique, ainsi que certains effets relevant des sentiments ; ils ne peuvent donc pas présenter sans la transformer la trame de la réalité, mais doivent en isoler des fragments, dissoudre les liens perturbateurs, adoucir l'ensemble et combler les lacunes. Autant de privilèges liés à ce que l'on appelle la « licence poétique ». Ils ne peuvent pas exprimer non plus un grand intérêt pour l'origine et le développement de ce type de situations psychiques qu'ils décrivent sous leur forme achevée. Il devient donc tout de même indispensable que la science traite, d'une main plus grossière et pour un moindre profit en termes de plaisir, des mêmes matériaux dont les hommes apprécient depuis des millénaires le traitement poétique. Puissent ces remarques contribuer à justifier un travail rigoureusement scientifique, même lorsqu'il s'applique à la vie amoureuse humaine. La science est précisément la plus parfaite manière de se détacher du principe de plaisir qui soit accessible à notre travail psychique.

L'exercice du traitement psychanalytique permet de recueillir suffisamment d'éléments sur la vie amoureuse des névrosés et de se rappeler que l'on a aussi observé ou éprouvé un comportement similaire chez des gens à peu près sains d'esprit, voire chez des personnes exceptionnelles. L'accumulation des éléments collectés au gré des expériences fait apparaître certains types de manière plus distincte. Je veux commencer par décrire ici un type de choix d'objet masculin parce qu'il se caractérise par une série de « conditions de l'amour » dont la convergence, loin d'être compréhensible, est à proprement parler déconcertante, et parce qu'il admet une explication psychanalytique simple.

1) On peut dire que la première de ces conditions de l'amour est assez caractéristique ; dès qu'on la trouve, on peut chercher l'existence des autres caractères du même type. Il s'agit, pour employer ce terme, de la condition du « tiers lésé » ; sur le fond, c'est le fait que la personne concernée ne choisit jamais comme objet d'amour une femme encore libre, c'est-à-dire une jeune fille ou une femme seule, mais uniquement une femme sur laquelle un autre homme peut faire valoir des droits de propriété, qu'il s'agisse de l'époux, du

fiancé ou de l'ami. Cette condition a parfois un caractère tellement indispensable qu'une seule et même femme peut être dans un premier temps négligée, voire méprisée, tant qu'elle n'appartient à personne, alors qu'elle devient objet d'amour dès qu'elle entre dans l'une des relations évoquées avec un autre homme.

2) La deuxième condition est peut-être moins constante, mais tout aussi frappante. Seule sa rencontre avec la première conditionne le type, alors que celle-ci semble pour sa part se présenter seule avec une grande fréquence. La deuxième condition affirme que la femme prude et au-dessus de tout soupçon n'exerce jamais l'attrait qui l'élève au rang d'objet de l'amour, mais que cette possibilité serait réservée à la femme ayant, si l'on peut dire, une réputation sexuelle sulfureuse, et dont la fiabilité et la fidélité inspirent des doutes. On peut avoir une série significative de variantes de ce dernier caractère, depuis l'ombre discrète sur la réputation d'une épouse ne dédaignant pas le flirt jusqu'à la vie ouvertement polygame d'une cocotte ou d'une professionnelle – mais ceux qui appartiennent à notre type ont obligatoirement besoin de quelque chose de ce genre. En grossissant un peu le trait, on peut donner à cette condition le nom d'« amour des prostituées ».

Tout comme la première condition permet la satisfaction de motions contraires, hostiles, envers l'homme auquel on arrache la femme aimée, la deuxième condition, le caractère de prostituée qui doit s'attacher à la femme, est liée à l'activation de la *jalousie*, qui semble constituer un besoin pour les amants de ce type. C'est seulement s'ils peuvent être jaloux que la passion atteint son sommet, que la femme prend toute sa valeur – et ils ne laissent jamais passer une occasion qui leur permettrait de vivre ces sensations suprêmes. Curieusement, ce n'est pas contre le possesseur légal de l'aimée que se dirige cette jalousie, mais contre des inconnus qui surgissent alors et qui permettent de faire peser un soupçon sur la femme. Dans les cas les plus flagrants, l'amant ne manifeste pas le vœu de conserver la femme pour lui tout seul et semble se sentir fort bien dans cette relation triangulaire. L'un de mes patients qui avait épouvantablement souffert des écarts de sa dame ne vit pourtant aucune objection à ce qu'elle se marie – mieux, l'y encouragea au contraire par tous les moyens ; ensuite, au fil des ans, il n'exprima jamais la moindre trace de jalousie envers cet époux. Un autre cas typique s'était toutefois montré, dans ses premières relations amoureuses, très jaloux à l'égard de l'époux, et avait forcé la dame à arrêter ses relations conjugales avec celui-ci ; dans ses nombreuses relations ultérieures, il se comporta toutefois comme les autres, et ne considéra plus l'époux légitime comme un facteur de trouble.

Les points suivants ne décrivent plus les conditions exigées par l'objet de l'amour, mais le comportement de l'amant envers l'objet de son choix.

3) Dans la vie amoureuse normale, la valeur de la femme est déterminée par son intégrité sexuelle et diminue au fur et à mesure qu'elle se rapproche des caractéristiques d'une prostituée. Que les femmes affectées par ce caractère soient traitées par les hommes aimants de notre type comme des *objets d'amour de la plus haute valeur* apparaît dès lors comme une singulière déviance à l'égard de la normale. Les relations amoureuses avec ces femmes imposent la dépense psychique la plus élevée et vont jusqu'à dévorer tous les autres intérêts ; ce sont les seules personnes que l'on peut aimer, et l'on souligne à chaque fois de nouveau l'exigence de fidélité que l'on se fixe à soi-même, aussi souvent qu'elle puisse être transgressée dans la réalité. Dans ces traits de relations amoureuses, tels que nous les décrivons, se grave très nettement le caractère *obsessionnel* qui caractérise dans une certaine mesure tous les cas où intervient l'amour. Mais si l'on se fonde sur la fidélité et l'intensité de la liaison, on ne peut pas s'attendre à voir une seule relation de ce type constituer toute la vie amoureuse des personnes concernées, ou ne se produire qu'une seule fois au sein de celle-ci. Des passions de ce genre se répètent au contraire avec les mêmes singularités – l'une étant la réplique exacte de l'autre – plusieurs fois dans la vie de la personne appartenant à ce type ; mieux, les objets de l'amour peuvent, en fonction des conditions extérieures, par exemple du changement de domicile et d'environnement, se remplacer mutuellement avec une telle fréquence que l'on en arrive à *la formation d'une longue série.*

4) Ce qui surprend le plus l'observateur, c'est la tendance à « sauver » l'aimée qui s'exprime chez les amants de ce type. L'homme est persuadé que l'aimée a besoin de lui, que sans lui elle perdrait toute tenue morale et descendrait rapidement à un niveau regrettable. Il la sauve donc en ne la quittant pas. Dans certains cas particuliers, l'intention de sauver peut se justifier par la référence au manque de fiabilité sexuelle et à la position sociale précaire de l'aimée ; mais elle ne s'exprime pas moins clairement là où de telles attaches à la réalité font défaut. L'un des hommes appartenant au type décrit, qui savait conquérir ses dames grâce à son art de la séduction et à sa dialectique alambiquée, ne reculait devant aucun effort dans le rapport amoureux afin de maintenir l'aimée du moment sur la voie de la « vertu », à l'aide de traités qu'il avait lui-même rédigés.

Si l'on porte un regard d'ensemble sur les détails du tableau brossé ici, les conditions de l'absence de liberté et du caractère de prostituée qui s'attachent à l'aimée, la valeur élevée que l'on prête à celle-ci, le besoin de jalousie, la fidélité, qui s'accommode pourtant de la dissolution dans une longue série, et

l'intention de sauver, on considérera qu'il est peu probable que ceux-ci proviennent d'une seule source. Et pourtant cette idée vient facilement lorsqu'on plonge, au moyen de la psychanalyse, dans la biographie des personnes en question. Ce choix d'objet, défini de manière singulière, et ce comportement amoureux tellement original ont la même origine psychique que dans la vie amoureuse de l'homme normal : la fixation infantile de la tendresse sur la mère, fixation dont ils constituent l'une des issues. Dans la vie amoureuse normale, seuls quelques traits trahissent encore de manière évidente le modèle maternel du choix d'objet, par exemple la préférence des hommes jeunes pour les femmes plus mûres ; le détachement de la libido à l'égard de la mère s'est accompli relativement vite. Dans notre type, en revanche, la libido est restée fixée sur la mère, y compris après l'arrivée de la puberté, si longtemps que les caractères maternels restent gravés dans les objets d'amour qu'il choisira plus tard et que tous ceux-ci deviennent des succédanés de la mère, trop facilement reconnaissables. On ne peut s'empêcher de faire ici une comparaison avec la formation crânienne du nouveau-né ; lorsque l'accouchement dure trop longtemps, le crâne de l'enfant à la naissance porte forcément l'empreinte de la partie étroite du bassin maternel.

Il nous appartient à présent de rendre vraisemblable l'idée selon laquelle les traits caractéristiques de notre type, conditions de l'amour aussi bien que comportement amoureux, sont réellement issus de la constellation maternelle. C'est pour la première condition, celle de l'absence de liberté de la femme, ou celle du tiers lésé, qu'on devrait y arriver le plus facilement. On comprend aisément que, pour l'enfant grandissant dans sa famille, le fait que la mère appartienne au père devient un élément indissociable de la nature de la mère, et que le père lui-même, et lui seul, tienne le rôle de tiers lésé. Le trait qui nous pousse à surestimer l'aimée, à la juger unique, irremplaçable, s'insère de manière tout aussi naturelle dans le contexte infantile, car nul ne possède plus d'une mère, et la relation avec elle repose sur la base d'un événement qui échappe à tout doute et que l'on ne peut répéter.

Dès lors que, dans notre type, les objets de l'amour doivent avant tout être des substituts de la mère, on commence aussi à pouvoir comprendre pourquoi ils forment cette série qui semble contredire de manière si flagrante la condition de la fidélité. La psychanalyse nous apprend aussi, par d'autres exemples, que l'irremplaçable agissant dans l'inconscient se manifeste souvent par la dissolution dans une série infinie – infinie parce que aucun substitut ne se révèle au bout du compte capable de fournir la satisfaction recherchée. Ainsi, l'insatiable goût qu'ont pour les questions les enfants d'un certain âge s'explique par le fait qu'ils n'ont qu'une seule et unique question à poser et qu'ils ne parviennent pas à la prononcer, la manie du bavardage de

certaines personnes souffrant de dommages névrotiques ayant quant à elle pour origine le poids d'un secret qui veut être transmis mais quelles ne révèlent pas, quelle qu'en soit la tentation.

La deuxième condition de l'amour, celle du caractère de prostituée qui s'attache à l'objet choisi, semble en revanche résister énergiquement à toute déduction à partir du complexe de la mère. À la pensée consciente de l'adulte, la mère apparaît volontiers comme une personnalité d'une pureté morale intangible, et peu d'autres choses paraissent aussi offensantes lorsqu'elles viennent de l'extérieur, ou suscitent autant d'affliction lorsqu'elles montent de l'intérieur, qu'un doute sur ce caractère de la mère. Mais c'est précisément ce rapport de très vive opposition entre la « mère » et la « putain » qui nous incitera à étudier l'histoire du développement et la relation inconsciente de ces deux complexes, sachant depuis très longtemps que ce qui se présente dans la conscience sous forme de deux opposés coïncide fréquemment dans l'inconscient jusqu'à n'être plus qu'un. Notre étude nous ramène ainsi à la période de la vie au cours de laquelle le petit garçon acquiert une première connaissance plus complète des relations sexuelles entre les adultes, c'est-à-dire à peu près au cours de la prépuberté. Des informations brutales qui le poussent tout droit vers le dédain et la révolte lui font alors découvrir le mystère de la vie sexuelle, détruisent l'autorité des adultes, qui s'avère inconciliable avec le dévoilement de leur activité sexuelle. Ce qui, dans ces révélations, exerce la plus forte influence sur le jeune initié, c'est le lien entre celles-ci et ses propres parents. Il lui arrive de le récuser sans ambages, par exemple en ces termes : il est possible que tes parents et d'autres personnes fassent ce genre de choses entre eux mais, de la part de mes parents à moi, c'est totalement impossible.

Corollaire rarement absent de l'« éducation sexuelle », le petit garçon apprend simultanément l'existence de certaines femmes qui, pratiquant l'acte sexuel à titre vénal, doivent être généralement méprisées. Ce mépris ne peut que lui être étranger ; il n'a pour ces malheureuses qu'un mélange de désir et de frisson d'effroi dès qu'il sait qu'elles peuvent, lui aussi, l'introduire à la vie sexuelle qui lui apparaissait jusqu'ici comme la prérogative exclusive des « grands ». Ensuite, lorsqu'il ne peut plus maintenir ce doute ni revendiquer, pour ses parents, une exception à la règle de cette si laide activité sexuelle, il se dit, avec la rectitude du cynisme, que la différence entre la mère et la putain n'est tout de même pas si grande et qu'au fond l'une et l'autre font la même chose. Les explications éducatives ont en effet éveillé en lui les réminiscences et les désirs de sa première enfance, et ont, à partir de ceux-ci, remis en activité certaines motions psychiques. Il commence à désirer sa mère, y compris dans ce sens nouvellement acquis, et à haïr de nouveau son père, comme un rival qui fait obstacle à ce désir. Il se retrouve, pour reprendre

nos termes, sous l'emprise du complexe d'Œdipe. Il ne pardonne pas à sa mère, et tient pour une marque d'infidélité le fait qu'elle ne lui ait pas accordé à lui, mais à son père, la faveur du rapport sexuel. Si elles ne se dissipent pas rapidement, ces motions n'ont d'autre exutoire que des fantasmes portant sur l'activité sexuelle de la mère sous les angles les plus divers, et dont la tension s'épanche très facilement dans la masturbation. Comme les deux motifs moteurs, la convoitise et la soif de vengeance, interagissent en permanence, les fantasmes préférés, et de loin, sont ceux de l'infidélité de la mère ; l'amant avec lequel la mère commet cette infidélité porte presque toujours les traits du moi de l'enfant, ou plus justement de sa propre personnalité idéalisée, élevée, par la maturation due à l'âge, au niveau du père. Ce que j'ai appelé ailleurs le « roman familial[1] » regroupe les multiples formes que prend cette activité fantasmatique, et leur imbrication avec différents intérêts égoïstes de cette période de la vie. Mais, après avoir examiné ce fragment de développement psychique, nous ne pouvons plus trouver contradictoire et incompréhensible le fait que la condition évoquée, ce caractère de prostituée qui doit s'attacher à l'aimée, découle directement du complexe de la mère. Le type de vie amoureuse masculine que nous avons décrit porte en soi les traces de cette évolution et peut être simplement compris comme la fixation sur les fantasmes pubertaires du petit garçon, qui n'ont pas trouvé par la suite d'issue débouchant sur la réalité de l'existence. On peut facilement supposer que l'onanisme pratiqué avec ardeur dans les années de la puberté a contribué à fixer ces fantasmes.

Avec ces derniers, qui ont progressé jusqu'à dominer la vie amoureuse réelle, la tendance à *sauver* l'aimée paraît n'avoir qu'un lien distendu, superficiel et susceptible d'être expliqué par un motif conscient. L'aimée se met en danger par sa tendance à l'inconstance et à l'infidélité, il est donc compréhensible que l'amant s'efforce de la protéger contre ces périls en surveillant sa vertu et en contrecarrant ses mauvais penchants. L'étude des souvenirs-écrans, des fantasmes et des rêves nocturnes montre cependant qu'il existe ici une « rationalisation » admirablement aboutie d'un motif inconscient, que l'on peut assimiler à une élaboration secondaire réussie dans le rêve. En réalité, le *motif du sauvetage* a sa propre signification et sa propre histoire, il s'agit d'un rejeton du complexe de la mère ou, plus exactement, du complexe parental. Lorsque l'enfant entend dire qu'il *doit la vie* à ses parents, que la mère « la lui a offerte[2] », des motions de tendresse s'associent chez lui à des motions de désir d'être une grande personne indépendante, pour faire naître le vœu de restituer ce cadeau aux parents, de le leur rendre sous forme d'un don de même valeur. Tout se passe comme si la bravade du petit garçon signifiait : je n'ai besoin de rien de la part de mon père, je veux lui restituer tout ce que je lui ai coûté. Il conçoit alors le fantasme de *sauver son père d'un*

danger mortel, ce qui leur permettra d'être quittes, et ce fantasme se déporte assez souvent sur l'empereur, le roi ou un autre grand seigneur ; une fois modifié de la sorte, il devient accessible à la conscience et même exploitable pour le poète. Lorsqu'il s'applique au père, le fantasme de sauvetage est largement dominé par l'idée de défi ; l'enfant dirige le plus souvent vers la mère la dimension de tendresse qui s'attache à ce fantasme. C'est la mère qui a donné la vie à l'enfant, et il n'est pas facile de remplacer ce cadeau singulier par quelque chose de même valeur. Un faible changement de signification, de ceux que facilite l'inconscient – ce qu'on peut à peu près mettre sur le même plan que le passage conscient d'un concept dans l'autre –, le sauvetage de la mère prend le sens de lui offrir ou de lui faire un enfant – un enfant semblable à celui que l'on est soi-même, bien entendu. La distance avec le sens originel du sauvetage n'est pas très grande, le changement de signification n'est pas arbitraire. La mère nous a offert la vie – la sienne – et on lui offre en compensation une autre vie, celle d'un enfant qui présente la plus grande ressemblance avec notre propre soi. Le fils exprime sa reconnaissance en souhaitant avoir, de sa mère, un fils qui soit son égal, c'est-à-dire que dans le fantasme du sauvetage il s'identifie entièrement à son père. Toutes les pulsions, qu'elles soient de tendresse, de reconnaissance, de convoitise, de bravade, d'autoritarisme, sont satisfaites par ce vœu unique : *être son propre père*. L'élément du danger n'a pas été perdu non plus dans le changement de signification ; l'acte de naissance proprement dit est en effet le péril dont on a été sauvé par l'effort de la mère. La naissance est tout autant le tout premier danger ayant pesé sur la vie que le modèle de tous ceux dont nous avons peur par la suite, et l'expérience de la naissance nous a vraisemblablement laissé cette expression de l'affect que nous appelons l'angoisse. Le Macduff de la légende écossaise, l'homme que sa mère n'a pas mis au monde mais qui a été arraché au corps de celle-ci, ne connaissait donc pas l'angoisse.

Artémidore[3], l'antique interprétateur de rêves, avait certainement raison d'affirmer que le songe transformait sa signification en fonction de la personne du rêveur. Selon les lois s'appliquant à l'expression des pensées inconscientes, le « sauvetage » peut avoir des significations variables suivant qu'il est fantasmé par une femme ou par un homme. Il peut aussi bien signifier : faire un enfant, c'est-à-dire engendrer (pour l'homme) que : mettre soi-même un enfant au monde (pour la femme).

C'est en particulier dans son association avec l'eau que l'on discerne clairement ces différentes significations du sauvetage dans les rêves et les fantasmes. Lorsqu'un homme, dans son rêve, sauve une femme de l'eau, cela signifie qu'il en fait une mère, ce qui, d'après les explications que nous venons de donner, équivaut à : il en fait sa mère. Lorsqu'une femme sauve un

autre être (un enfant) de l'eau, elle se reconnaît ainsi, comme la fille du roi dans la légende de Moïse[4], comme sa mère, celle qui lui a donné le jour.

Il arrive aussi parfois que le fantasme de sauvetage, lorsqu'il a le père pour objet, ait une dimension de tendresse. Il veut alors exprimer le désir d'avoir le père pour fils, c'est-à-dire d'avoir un fils qui soit comme le père. En raison de toutes ces relations entre le motif du sauvetage et le complexe des parents, la tendance à sauver l'aimée constitue un trait essentiel du type amoureux décrit ici.

Il ne m'apparaît pas nécessaire de justifier mon mode de travail, lequel, ici comme dans mon exposé sur l'*érotisme anal*[5], vise à faire ressortir du matériau d'observation des types d'abord extrêmes et bien délimités. Dans un cas comme dans l'autre, il existe des individus beaucoup plus nombreux chez qui l'on ne relève que quelques traits isolés de ce type, ou bien tous ces traits mais sous une forme floue, et il va de soi que seule la présentation globale du contexte dans lequel sont appréhendés ces types permet d'en rendre compte correctement.

1. Allusion à l'article de Freud, « Le roman familial des névrosés », publié pour la première fois dans le livre d'Otto Rank, *Le Mythe de la naissance du héros* (1909), Paris, Payot, 1983. (*N.d.T.*)

2. En allemand : *geschenkt*, offrir en cadeau. L'expression est littéralement plus forte que notre « donner la vie », mais a le même sens. L'idée d'« offrir » a été intentionnellement conservée ici. (*N.d.T.*)

3. Artémidore de Daldis, né à Éphèse au IIe siècle après J.-C., fut le plus grand spécialiste des rêves de l'Antiquité grecque. Il est l'auteur d'un célèbre ouvrage que Freud connaissait parfaitement bien, *Onirocriticon*. Deux traductions intégrales de ce livre existent en français sous le titre *La Clef des songes*, l'une chez Vrin en 1975 et l'autre chez Arléa en 1998. (*N.d.É.*)

4. Otto Rank, *Le Mythe de la naissance du héros*, *op. cit.*

5. Voir Sigmund Freud, « Caractère et érotisme anal » (1908), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973. (*N.d.T.*)

Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse[1]

1. Sigmund Freud, « Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, 4 (1), 1912.

I

Lorsque le praticien de la psychanalyse tente d'établir pour quelle affection on fait le plus souvent appel à son aide, il ne peut que répondre, abstraction faite des multiples formes de l'angoisse : pour l'impuissance psychique. Ce trouble singulier concerne des hommes ayant une nature fortement libidineuse et s'exprime par le fait que les organes exécutifs de la sexualité se refusent à accomplir l'acte sexuel alors même qu'avant et après ils peuvent se révéler intacts et performants, et bien qu'il existe une forte inclination psychique à accomplir cet acte. C'est le malade lui-même qui relève le premier indice pour comprendre son état, en constatant que ce type d'échec ne survient que lorsqu'il fait une tentative avec certaines personnes, alors qu'il n'en est jamais question avec d'autres. Il sait alors que c'est une qualité de l'objet sexuel qui provoque l'inhibition de sa puissance virile, et raconte parfois qu'il a la sensation d'un obstacle à l'intérieur de lui-même, la perception d'une volonté contraire qui parvient à perturber son intention consciente. Mais il ne peut pas deviner ce qu'est cet obstacle intérieur et quelle qualité de l'objet sexuel le déclenche. S'il a vécu ce type d'échec à plusieurs reprises, il juge sans doute, établissant l'une de ces fausses connexions, que le souvenir de la première fois, devenu une représentation perturbante angoissante, a déclenché les répétitions ; mais il ramène la première fois proprement dite à une impression « fortuite ».

Plusieurs auteurs ont déjà rédigé et publié des études psychanalytiques sur l'impuissance psychique[1]. Tout analyste peut confirmer par sa propre expérience médicale les éléments d'explication qu'on y propose. Il s'agit effectivement de l'effet inhibant de certains complexes psychiques qui échappent à la connaissance de l'individu. Le contenu le plus commun de ce matériau pathogène est de toute évidence la fixation incestueuse non dépassée sur la mère et sur la sœur. Il faut par ailleurs tenir compte de l'influence d'impressions accidentelles gênantes associées à l'activité sexuelle infantile, ainsi que de ces éléments qui, de manière très générale, réduisent la libido qu'il faut orienter vers l'objet sexuel féminin[2].

Si l'on soumet les cas d'impuissance psychique affirmée à une étude pénétrante par le biais de la psychanalyse, on recueille les informations suivantes sur les processus psychosexuels qui y interviennent. Ici, une fois de plus – comme c'est très vraisemblablement le cas pour tous les troubles névrotiques –, la base de la souffrance est une inhibition survenue dans l'histoire de l'évolution de la libido jusqu'à sa forme finale, que l'on doit qualifier de normale. Nous sommes ici confrontés à la non-convergence de deux courants dont seule l'association garantit un comportement amoureux

parfaitement normal, deux courants que nous pouvons distinguer l'un de l'autre, l'un étant le courant *tendre* et l'autre le courant *sensuel*.

De ces deux courants, le tendre est le plus ancien. Il remonte aux toutes premières années de l'enfance, s'est formé à partir d'intérêts issus de la pulsion d'autoconservation et se dirige vers les personnes de la famille et vers ceux qui ont la responsabilité de s'occuper des enfants. Il s'est chargé d'emblée d'éléments provenant des pulsions sexuelles et de composantes de l'intérêt érotique, qui sont déjà plus ou moins distinctes dans l'enfance mais qu'une psychanalyse ultérieure met au jour, dans tous les cas, chez le névrosé. Il correspond au *choix d'objet infantile primaire*. En l'étudiant, nous constatons que les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en s'étayant sur les évaluations des pulsions du moi, de la même manière que l'on connaît les premières satisfactions sexuelles en s'étayant sur les fonctions corporelles nécessaires à la préservation de la vie. La « tendresse » des parents et des personnes chargées des soins aux enfants, tendresse qui nie rarement son caractère érotique (« l'enfant, un jouet érotique ») contribue beaucoup à élever les apports de l'érotisme aux investissements des pulsions du moi chez l'enfant et à leur donner une dimension qu'il faut prendre en compte dans l'évolution ultérieure, notamment si ce développement se trouve confronté à certaines autres situations.

Ces tendres fixations du petit garçon ou de la petite fille se poursuivent avec l'enfance et intègrent toujours l'érotisme, qui est ainsi dévié de ses objectifs sexuels. À l'âge de la puberté s'y ajoute le puissant courant « sensuel » qui ne se méprend plus sur ses objectifs. Il ne manque apparemment jamais d'emprunter les chemins antérieurs et, désormais, d'investir avec de bien plus fortes charges en libido, les objets du choix infantile primaire. Mais, comme il s'y heurte aux obstacles qu'a dressés entre-temps la barrière qui interdit l'inceste, il s'efforcera de trouver dès que possible, parmi ces objets réellement inappropriés, la transition vers d'autres objets, des objets étrangers avec lesquels on peut mener une vie sexuelle réelle. Ces objets étrangers seront toujours choisis en fonction du modèle (l'*imago*) des objets infantiles, mais avec le temps ils attireront vers eux la tendresse qui était enchaînée aux objets antérieurs. L'homme quittera père et mère – conformément à la prescription biblique – et suivra sa femme ; tendresse et sensualité iront alors de conserve. Les plus hauts degrés d'amour sensuel donneront le jour à la plus haute estimation psychique. (La surestimation normale de l'objet sexuel par l'homme.)

Deux éléments joueront un rôle décisif dans l'échec de ce progrès dans l'évolution de la libido. Premièrement, la mesure du *refusement*[3] *réel* qui s'opposera au nouveau choix d'objet et le dévalorisera aux yeux de l'individu.

Se consacrer au choix d'objet n'a pas de sens si l'on n'a aucune espèce de choix ni aucune perspective de pouvoir choisir quelque chose qui convienne. Deuxièmement, la mesure de l'*attraction* que peuvent exercer les objets infantiles qu'il faut quitter, et qui est proportionnelle à l'investissement érotique qu'on leur attribuait encore dans l'enfance. Si ces deux facteurs sont assez puissants, le mécanisme général de la formation de névrose se met en action. La libido se détourne de la réalité, est absorbée par l'activité du fantasme (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ces derniers. Mais l'interdiction de l'inceste force la libido orientée vers ces objets à rester dans l'inconscient. L'activation, dans des actes de masturbation, du courant sensuel dépendant désormais de l'inconscient, contribue à renforcer cette fixation. Que soit désormais accompli dans le fantasme le progrès qui a échoué dans la réalité, lorsque, dans les situations de fantasme menant à la satisfaction masturbatoire, les objets sexuels originels sont remplacés par des objets étrangers, n'y change rien. Ce substitut permet aux fantasmes d'accéder à la conscience, mais l'on n'accomplit pas de progrès dans le placement réel de la libido.

Il peut arriver, de cette manière, que toute la sensualité d'un jeune être se fixe dans l'inconscient sur des objets incestueux ou encore, nous pouvons aussi le dire, sur des fantasmes incestueux inconscients. Le résultat en est une impuissance absolue, éventuellement consolidée par un affaiblissement réel, acquis simultanément, des organes accomplissant l'acte sexuel.

La véritable impuissance dite psychique peut survenir dans des conditions moins rigides. Le courant sensuel ne doit pas succomber entièrement au destin consistant à se dissimuler derrière le courant tendre, il doit nécessairement être resté suffisamment fort ou insensible à l'inhibition pour se frayer une issue partielle vers la réalité. Mais les signes les plus évidents montrent que l'activité sexuelle de ce type de personnes n'est pas soutenue par la totalité de la force psychique de l'impulsion. Cette activité est lunatique, facilement perturbable, souvent incorrecte dans son exécution, et apporte peu de jouissance. Mais, surtout, elle est forcée d'éviter le courant tendre. On se trouve donc face à une limitation dans le choix d'objet. Le courant sensuel demeuré actif ne cherche que des objets ne rappelant pas les personnes incestueuses qui lui sont proscrites ; si une personne produit une impression susceptible de déboucher sur une évaluation psychique élevée, cette impression ne s'exprime pas dans l'excitation de la sensualité, mais dans une tendresse inefficace sur le plan érotique. La vie amoureuse de ce type de personnes reste clivée entre les deux directions personnifiées dans le domaine artistique, par l'amour céleste et l'amour terrestre (ou animal). Lorsqu'ils aiment, ils ne désirent pas, et lorsqu'ils désirent, ils ne peuvent pas aimer. Ils cherchent des objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, pour tenir leur sensualité

à distance de leurs objets aimés, et la singulière défaillance que constitue l'impuissance psychique apparaît selon les lois de la « sensibilité au complexe » et du « retour du refoulé » lorsqu'un trait souvent insignifiant dans l'objet qui a été choisi afin d'éviter l'inceste rappelle l'objet à éviter.

Dans cette scission amoureuse, le principal moyen de protection dont l'homme se serve contre ce type de perturbation, consiste dans l'abaissement psychique de l'objet sexuel, alors que la surévaluation qui revient normalement à ce dernier est réservée à l'objet incestueux et à ses délégations. Pour autant que la condition du rabaissement est remplie, la sensualité peut s'exprimer librement, développer des performances sexuelles significatives et procurer un plaisir élevé. Un autre élément intervient dans ce résultat. Des personnes chez qui les courants tendre et sensuel n'ont pas convergé de manière adéquate ont aussi, en règle générale, une vie amoureuse peu raffinée ; elles ont conservé des objectifs sexuels pervers et le fait de ne pas les avoir atteints est ressenti comme une perte notable de plaisir, tandis que leur assouvissement n'apparaît possible que sur l'objet sexuel abaissé et dédaigné.

Les fantasmes, mentionnés dans le premier texte de ce livre[4], du petit garçon qui veut rabaisser la mère au rang de prostituée, sont désormais compréhensibles par le biais de leurs motifs. Ce sont des efforts visant à franchir, au moins par l'imagination, le fossé entre les deux courants du fantasme, à rabaisser la mère pour en faire un objet de la sensualité.

II

Nous nous sommes jusqu'ici consacrés à une étude médico-psychologique de l'impuissance psychique, qui ne trouve pas de justification dans le titre de ce traité. Mais on verra que cette introduction était nécessaire pour ouvrir l'accès à notre véritable thème.

Nous avons réduit l'impuissance psychique à la non-coïncidence du courant tendre et du courant sensuel dans la vie amoureuse, et expliqué cette inhibition du développement par les influences des fortes fixations de l'enfance et du refusement ultérieur dans la réalité, lorsque s'interposent les barrières de l'inceste. Il y a une objection majeure à cette théorie : elle nous en donne trop, elle nous explique certes pourquoi certaines personnes souffrent d'impuissance psychique, mais nous fait paraître énigmatique le fait que d'autres aient pu échapper à ce mal. Dès lors que tous les éléments manifestes susceptibles d'entrer en jeu, la forte fixation infantile, la barrière de l'inceste et l'échec dans les années de développement suivant la puberté, peuvent être décelés chez à peu près toutes les personnes civilisées, on serait

en droit d'attendre que l'impuissance psychique soit un mal général dans la civilisation, et non la maladie d'individus particuliers.

Il serait tentant d'échapper à cette conclusion en se référant au facteur quantitatif de la cause de la maladie, à cette contribution plus ou moins importante des différents éléments dont dépend le fait que la maladie ait ou non un effet manifeste. Même s'il me plairait de reconnaître la justesse de cette réponse, je n'ai pas pour autant l'intention de rejeter ainsi la conclusion proprement dite. Je veux au contraire affirmer et montrer que l'impuissance psychique est bien plus répandue qu'on ne le croit, et que ce comportement caractérise effectivement dans une certaine mesure la vie amoureuse de l'homme civilisé.

Si l'on considère plus largement le concept de l'impuissance psychique et qu'on ne le restreint pas à l'échec de l'action du coït en dépit de l'existence d'un désir de plaisir et d'un appareil génital intact, on peut ajouter à cette catégorie, dans un premier temps, tous ces hommes que l'on juge atteints d'anesthésie psychique, ceux qui sont toujours capables de passer à l'acte, mais qui l'accomplissent sans plaisir particulier ; ce cas est plus fréquent qu'on ne pourrait le croire. L'étude psychanalytique de ce type de cas recouvre les mêmes éléments étiologiques que nous avons trouvés dans l'impuissance psychique au sens strict, sans que les différences symptomatiques, dans un premier temps, ne trouvent d'explication. Il existe un lien analogique facile à justifier entre les hommes souffrant de cette anesthésie et le nombre immense de femmes frigides dont le comportement amoureux ne peut effectivement être mieux décrit ou mieux compris que par l'équivalence avec l'impuissance psychique, plus bruyante, de l'homme[5].

Si toutefois nous ne cherchons pas un élargissement du concept d'impuissance psychique, mais les nuances de sa symptomatologie, nous ne pouvons nous empêcher de constater que le comportement amoureux de l'homme, dans notre monde civilisé actuel, porte généralement en lui le type de l'impuissance psychique. Le courant tendre et le courant sensuel ne fusionnent convenablement que chez une toute petite fraction des gens cultivés ; l'homme se sent presque toujours limité, dans son activité sexuelle, par le respect de la femme, et il ne déploie toute sa puissance sexuelle qu'au moment où il a devant lui un objet sexuel rabaissé, ce à quoi contribue le fait qu'entrent dans ses objectifs sexuels des composantes perverses qu'il n'ose pas satisfaire avec la femme respectée. Il ne prend tout son plaisir sexuel que s'il peut s'adonner sans limite à la jouissance, ce qu'il n'ose pas faire, par exemple, avec son épouse respectée. De là son besoin d'un objet sexuel rabaissé, d'une femme qui soit de moindre niveau éthique et à laquelle il n'ait pas à attribuer de scrupules esthétiques, qui ne le connaisse pas dans ses

autres relations existentielles et qui ne puisse pas le juger. C'est à une femme de ce type qu'il préfère consacrer son énergie sexuelle, même s'il donne sans aucun doute sa tendresse à une femme d'un plus haut niveau. Il est possible que le penchant que l'on note si souvent, chez les hommes de la très haute société, à choisir une femme d'un rang social inférieur comme maîtresse attitrée ou même comme épouse, ne soit que la conséquence du besoin de l'objet sexuel rabaissé, qui conditionne, du point de vue psychologique, la possibilité de la pleine satisfaction.

Je n'hésite pas à rendre aussi les deux éléments agissant dans la véritable impuissance psychique, la fixation incestueuse intensive de l'enfance et le refusement réel de la jeunesse, responsables de ce comportement si fréquent dans la vie amoureuse des hommes civilisés. Cela ne paraît guère agréable, et c'est en outre paradoxal, mais il faut tout de même dire que lorsqu'on doit vraiment être libre et donc heureux dans sa vie sexuelle, on est forcé d'avoir dépassé le respect de la femme et de s'être fait à l'idée de l'inceste avec sa mère ou sa sœur. Quiconque se soumettra à une introspection sérieuse sous l'angle de cette exigence découvrira sans aucun doute en lui-même qu'au fond il considère malgré tout l'acte sexuel comme quelque chose d'abaissant, qui souille et rend impur, et pas seulement du point de vue physique. S'il cherche à comprendre d'où vient cette opinion qu'il n'admet certainement pas de bon cœur, il devra sans aucun doute en chercher la source dans cette période de sa jeunesse au cours de laquelle son courant sensuel s'était déjà fortement développé, tandis que sa satisfaction lui était presque autant interdite auprès de l'objet étranger qu'auprès de l'objet incestueux.

Dans notre environnement culturel, les femmes subissent de la même manière l'influence secondaire de leur éducation, mais également l'effet en retour du comportement des hommes. Elles pâtissent autant du fait que l'homme ne se présente pas à elles avec toute sa puissance, que de cette surestimation initiale qui accompagne le moment où l'on tombe amoureux et qui laisse la place au dédain lorsqu'a eu lieu la possession. Il est rare que l'on relève chez la femme un besoin de rabaisser l'objet sexuel ; dans le même ordre d'idées, en règle générale, elle ne manifeste rien d'analogue à la surestimation sexuelle chez l'homme. Mais le fait qu'elle s'abstienne longtemps de la vie sexuelle et que la sensualité demeure cantonnée au domaine du fantasme a pour elle une autre conséquence significative. Il arrive souvent alors qu'elle ne puisse plus défaire le lien entre l'activité sensuelle et l'interdit. Ainsi, lorsqu'on lui permet enfin ce type d'activité, elle se révèle frappée d'impuissance psychique, c'est-à-dire de frigidité. Cela explique, chez beaucoup de femmes, la volonté de conserver le secret encore un moment, même lorsqu'il s'agit de relations autorisées, et chez d'autres la capacité d'avoir des sensations normales dès que la condition de l'interdit est

rétablie dans un rapport amoureux secret ; infidèles au mari, elles sont en mesure de garantir à l'amant une fidélité de deuxième rang.

Il me semble qu'il faille mettre la condition de l'interdit dans la vie amoureuse féminine au même niveau que le besoin de rabaisser l'objet sexuel chez l'homme. Tous deux sont la conséquence du long décalage temporel exigé par l'éducation, pour des motifs culturels, entre la maturité génitale et l'activité sexuelle. Tous deux cherchent à abroger l'impuissance psychique qui résulte du décalage entre pulsions tendres et sensuelles. Si les mêmes causes produisent un résultat tellement différent chez la femme et chez l'homme, cela tient peut-être à une autre distinction dans le comportement des deux sexes. La femme civilisée a coutume de ne pas transgresser l'interdiction de l'activité sexuelle pendant la période d'attente, et grave ainsi en elle le lien intime entre interdiction et sexualité. L'homme transgresse le plus souvent cette interdiction sous la condition du rabaissement de l'objet et intègre donc cette condition dans sa vie amoureuse future.

Compte tenu des efforts tellement énergiques accomplis à l'heure actuelle dans le monde civilisé pour mener une réforme de la vie sexuelle, il n'est pas superflu de rappeler que la recherche psychanalytique cède tout aussi peu aux tendances que n'importe quelle autre. Elle ne veut rien, sinon faire apparaître des contextes en établissant un lien entre le manifeste et le latent. Elle doit s'accommoder du fait que les réformes utilisent ses travaux pour remplacer ce qui est nocif par quelque chose de plus avantageux. Mais elle ne peut prédire si d'autres institutions n'imposeraient pas nécessairement d'autres sacrifices, peut-être même plus graves.

III

Le fait que les freins mis par la culture à la vie amoureuse entraînent un rabaissement très général des objets sexuels peut nous inciter à ne plus observer les objets, mais les pulsions elles-mêmes. Le dommage causé par le refusement initial de la jouissance sexuelle s'exprime dans le fait que son déblocage ultérieur au sein du couple n'est plus totalement satisfaisant. La liberté sexuelle illimitée n'aboutit cependant pas elle non plus à un meilleur résultat. Il est facile de constater que la valeur psychique du besoin amoureux diminue dès que l'on facilite sa satisfaction. La libido, pour s'intensifier, a besoin d'un obstacle et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas, les humains ont, de tout temps, fait intervenir des résistances conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour. C'est autant vrai des individus que des peuples. En des temps où la satisfaction amoureuse ne se heurtait à aucune difficulté – par exemple lors du déclin de la civilisation antique –, l'amour perdit sa valeur, la vie devint vide, et il fallut de puissantes

formations réactionnelles pour rétablir les valeurs affectives indispensables. Dans ce contexte, on peut affirmer que le courant ascétique du christianisme a créé pour l'amour des valeurs psychiques que l'Antiquité païenne n'a jamais pu lui apporter. Ce courant a pris sa plus haute signification chez les moines ascètes dont la vie était presque entièrement emplie par le combat contre la tentation libidineuse.

On a certainement tendance, dans un premier temps, à ramener les difficultés qui apparaissent ici à des propriétés globales de nos pulsions organiques. Il est certainement aussi exact, d'une manière générale, que la signification psychique d'une pulsion augmente à raison de sa frustration. Que l'on tente d'exposer également à la faim un certain nombre de personnes aux particularités les plus affirmées : au fur et à mesure que grandira ce besoin impérieux de nourriture, toutes les différences individuelles s'estomperont et l'on verra s'installer à leur place les expressions uniformes de cette pulsion unique et inassouvie. Mais est-il aussi exact que, lorsqu'une pulsion est satisfaite, sa valeur psychique décroisse à ce point ? Que l'on pense par exemple au rapport du buveur avec le vin. N'est-il pas exact que le vin offre toujours au buveur cette même satisfaction toxique que la poésie a si souvent comparée à la satisfaction érotique – comparaison que l'on est aussi en droit de faire d'un point de vue scientifique ? A-t-on jamais entendu dire qu'un buveur soit forcé de changer constamment de boisson parce que celle dont il a l'habitude cesse bientôt de lui plaire ? Au contraire, l'accoutumance noue toujours plus étroitement le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit. A-t-on déjà vu un buveur éprouver le besoin de se rendre dans un pays où le vin soit plus cher ou bien sa consommation interdite, afin de compenser la baisse de sa satisfaction en intercalant ce type de difficultés ? Rien de tout cela. Si l'on se penche sur les propos que tiennent nos grands alcooliques, par exemple Böcklin[6], sur leur rapport avec le vin, on a l'impression qu'ils décrivent la plus parfaite harmonie, un modèle de mariage heureux. Pourquoi le comportement de l'amant à l'égard de son objet sexuel est-il tellement différent ?

Je crois qu'aussi déconcertant que cela puisse paraître, on devrait envisager la possibilité que quelque chose, dans la nature de la pulsion sexuelle proprement dite, ne favorise pas la survenue de la satisfaction complète. De la longue et difficile histoire du développement de la pulsion ressortent immédiatement deux éléments que l'on pourrait rendre responsables de ce type de difficultés. Premièrement, en raison des deux étapes respectées dans le choix d'objet, compte tenu de l'obstacle formé par la barrière de l'inceste, l'objet définitif de la pulsion sexuelle ne peut plus être l'objet originel, mais uniquement un substitut de cet objet. Or la psychanalyse nous l'a enseigné : lorsque l'objet originel d'une motion de désir s'est perdu à

la suite d'un refoulement, il est souvent représenté par un nombre infini d'objets de remplacement dont aucun n'est pleinement suffisant. Cela peut nous expliquer l'inconstance dans le choix d'objet, cet « appétit d'excitation » qui caractérise si fréquemment la vie amoureuse des adultes.

Nous savons, deuxièmement, que la pulsion sexuelle se décompose au début en un grand nombre de composantes – ou plutôt : découle d'une série de ce type – dont toutes ne peuvent être intégrées à la mise en forme ultérieure de la pulsion, mais doivent au préalable être réprimées ou utilisées d'une autre manière. Ce sont surtout les éléments coprophiles de la pulsion qui se sont révélés incompatibles avec notre culture esthétique, vraisemblablement depuis que la marche debout a accru la distance entre notre organe olfactif et la terre[7] ; et, par ailleurs, une bonne partie des impulsions sadiques qui font partie de la vie amoureuse. Mais tous ces processus d'évolution ne concernent que les strates supérieures de la structure complexe. Les processus fondamentaux qui fournissent l'excitation amoureuse demeurent inchangés. L'excrémentiel est trop intimement et trop indissociablement uni au sexuel, la situation des parties génitales – *inter urinas et faeces*[8] – demeure l'élément immuable et déterminant. Pour reprendre sous forme de variante un mot bien connu du grand Napoléon, on pourrait dire : l'anatomie, c'est le destin. Les parties génitales elles-mêmes n'ont pas participé à l'évolution des formes physiques humaines vers la beauté, elles sont restées animales comme elles l'ont toujours été, et au fond l'amour est lui aussi demeuré au niveau d'animalité qui a toujours été le sien. Il est difficile d'éduquer les pulsions amoureuses ; leur éducation produit tantôt trop, tantôt pas assez. Ce que la civilisation veut en faire ne semble pas pouvoir être obtenu sans pertes sensibles de plaisir ; le prolongement des motions non exploitées s'exprime, dans l'activité sexuelle, sous forme d'insatisfaction.

On devrait donc peut-être se faire à l'idée qu'un équilibre entre les revendications de la pulsion sexuelle et les exigences de la culture est tout simplement impossible, que l'on ne peut éviter ni le renoncement et la souffrance ni, à l'horizon le plus lointain, le risque d'extinction du genre humain à la suite de son évolution culturelle. Ce sombre pronostic repose toutefois sur une unique supposition : celle que l'insatisfaction culturelle est la conséquence nécessaire de certaines particularités qu'a prises la pulsion sexuelle sous le poids de la civilisation. Cette incapacité de la pulsion sexuelle à apporter une pleine satisfaction dès lors qu'elle est soumise aux premières exigences de la civilisation est cependant la source des plus grandioses réalisations artistiques, mises en œuvre par une sublimation toujours plus avancée de ses composantes pulsionnelles. Quel motif les gens auraient-ils en effet d'orienter les énergies pulsionnelles sexuelles vers d'autres utilisations si

une répartition quelconque avait permis à celles-ci de déboucher sur la pleine satisfaction du plaisir ? Ils ne se détacheraient plus de ce plaisir et ne progresseraient plus. Il semble ainsi que la différence impossible à combler entre les exigences des deux pulsions – la sexuelle et l'égoïste – les mette en mesure de produire des performances toujours plus élevées, mais au prix d'un péril constant, celui auquel les plus faibles succombent actuellement sous la forme de la névrose.

La science n'a pour intention ni d'effrayer ni de consoler. Mais je suis quant à moi tout disposé à admettre que des conclusions menant aussi loin que celles exposées ci-dessus devraient être fondées sur une base plus large, et que, peut-être, d'autres modes de développement de l'humanité pourront corriger le résultat de ceux qui ont été mis en exergue ici.

1. Maximilian Steiner, « Die funktionnelle Impotenz des Mannes und ihre Behandlung », *Wiener Medizinische Presse*, 42, 1907 ; Wilhelm Stekel, *Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung*, Wien, Urban & Schwarzenberg, 1908, 2e éd. 1912 [trad. fr. *Les États d'angoisse nerveux et leur traitement*, préface de S. Freud, Paris, Payot, 1930] ; Sándor Ferenczi, « Interprétation et traitement psychanalytique de l'impuissance psychosexuelle » (1908), in *Psychanalyse I. Œuvres complètes, 1908-1912*, Paris, Payot, 1968.

2. Wilhelm Stekel, *Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung*, *op. cit.*, p. 191 *sq.*

3. Dans la logique du texte de Freud, ce terme (proposé par Jean-Franklin Narodetzki *et al.*, *Lexique trilingue des termes psychanalytiques*, Paris, Masson, 1997) a été préféré, pour rendre *Versagung*, au plus classique « frustration », qui paraît ici source de confusion. (*N.d.T.*)

4. Voir plus haut, « À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme ».

5. Il faut toutefois reconnaître que la frigidité de la femme est un sujet complexe et qu'il est possible de le traiter sous un autre angle.

6. Gustav Floerlke, *Zehn Jahre mit Böcklin*, 2e éd., München, F. Bruckmann, 1902, p. 16. [Arnold Böcklin (1827-1901) était un peintre symboliste suisse. (*N.d.T.*)]

7. Ce thème sera repris plus tard par Freud dans *Malaise dans la civilisation*. (*N.d.É.*)

8. *Inter urinas et faeces nascimur* : nous naissons parmi l'urine et les fèces. Cette formule que l'on trouve dans les *Confessions* de saint Augustin est reprise par Freud notamment dans *Dora* et dans *Malaise dans la civilisation*. (*N.d.É.*)

Le tabou de la virginité[1]

1. Sigmund Freud, « Das Tabu der Virginität », in *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, Wien, Franz Deuticke, 1918.

Dans la vie sexuelle des peuples primitifs, peu de détails nous déconcertent autant que leur estimation de la virginité – le fait, pour une femme, de ne jamais avoir été pénétrée. La valeur qu'accorde à la virginité l'homme qui fait la cour nous paraît tellement naturelle et si solidement établie que devoir fonder ce jugement nous plonge presque dans la perplexité. Exiger que la jeune fille n'apporte pas, dans le mariage avec un homme, le souvenir de relations sexuelles avec un autre n'est, il est vrai, que le prolongement logique du droit de possession exclusif sur une femme, droit qui constitue l'essence de la monogamie : il ne fait qu'étendre ce monopole au passé.

Il ne nous est donc pas difficile de justifier, à partir de nos opinions sur la vie amoureuse de la femme, ce qui semblait d'abord être un préjugé. Celui qui a satisfait l'aspiration amoureuse longuement et laborieusement retenue de la vierge, dépassant ainsi les résistances qu'ont ancrées en elle les influences du milieu et de l'éducation, noue avec elle un rapport durable auquel personne d'autre n'a plus accès. Cette expérience plonge la femme dans un état de sujétion garantissant que l'on pourra continuer à la posséder sans avoir à faire face à la moindre perturbation, et qui la rend capable de résister à de nouvelles impressions et aux tentations extérieures.

L'expression « sujétion sexuelle » a été choisie en 1892 par Richard von Krafft-Ebing[1] pour désigner le fait qu'une personne est capable d'acquérir un degré inhabituellement élevé de dépendance et de manque d'autonomie personnelle à l'égard d'une autre personne avec laquelle elle entretient une relation sexuelle. Cette sujétion peut parfois aller très loin, jusqu'à la perte de toute volonté propre, jusqu'à tolérer les pires sacrifices de ses intérêts personnels ; l'auteur n'a cependant pas manqué de relever qu'une certaine mesure d'une dépendance de ce type est « tout à fait nécessaire si la relation doit avoir quelque durée ». Cette dose de sujétion sexuelle est en effet indispensable pour maintenir le mariage dans la civilisation et pour freiner les tendances polygames qui le menacent ; ce facteur est régulièrement invoqué dans notre communauté sociale.

Un « degré inhabituel d'amour et de faiblesse de caractère », d'une part ; un égoïsme sans limite, de l'autre : c'est à cette rencontre que Krafft-Ebing attribue la genèse de la sujétion sexuelle. Mais les expériences analytiques n'autorisent pas à se contenter de cette tentative d'explication simple. Il apparaît au contraire que l'étendue de la résistance sexuelle surmontée constitue l'élément décisif, suivi de la concentration et du caractère unique du processus de dépassement. La sujétion est par conséquent incomparablement plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme, mais chez ce dernier tout de même plus fréquente à notre époque que dans l'Antiquité.

Dans les cas de sujétion sexuelle masculine qu'il nous a été donné d'étudier, elle s'est présentée comme la réussite du dépassement d'une impuissance psychique auprès d'une femme bien précise à laquelle l'homme concerné est ensuite resté lié. Nombre de mariages sortant du commun et plus d'un destin tragique – même au sens le plus grave – semblent trouver leur explication dans ce processus.

On ne décrit pas correctement le comportement des peuples primitifs, qu'il faut à présent évoquer, en affirmant qu'ils n'accordent pas de valeur à la virginité et en en prenant pour preuve le fait qu'ils font accomplir la défloration des jeunes filles en dehors du mariage et avant le premier rapport conjugal. Il semble au contraire que, pour eux aussi, la défloration soit un acte significatif. Mais elle est frappée de tabou, d'une interdiction que l'on peut qualifier de religieuse. Au lieu de la réserver au promis et futur époux de la jeune fille, les mœurs exigent que *celui-ci s'abstienne de la pratiquer*[2].

Il n'est pas dans mon intention de collecter la totalité des témoignages publiés sur l'existence de cette interdiction morale, d'en étudier la diffusion géographique et d'énumérer toutes les formes dans lesquelles elle s'exprime. Je me contenterai donc de constater qu'une telle élimination de l'hymen est très répandue chez les peuples primitifs de notre temps. Crawley écrit ainsi : « Cette cérémonie de mariage consiste à faire perforer l'hymen par une personne appointée autre que le mari ; cela est très courant au niveau le plus bas de la civilisation, et tout particulièrement en Australie[3]. »

Mais si la défloration ne doit pas être la conséquence du premier rapport conjugal, elle doit avoir été accomplie auparavant – d'une manière quelconque et par une quelconque tierce personne. Je vais citer quelques passages du livre de Crawley mentionné ci-dessus, qui donnent des indications sur ces points mais légitiment aussi quelques remarques critiques de notre part.

Page 191 : « Chez les Dieri et dans quelques tribus voisines (en Australie), l'usage généralisé est de rompre l'hymen lorsque la jeune fille a atteint la puberté (*Journ. Anthrop. Inst.*, XXIV, p. 169). Dans les tribus Portland et Glenelg, il revient à une vieille femme de le faire à la promise, et il arrive aussi que l'on demande, dans cette intention, à des hommes blancs de déflorer la jeune fille (Henry Brough Smith, *The Aborigenes of Victoria*, II, London, 1878, p. 319). »

Page 307 : « La déchirure volontaire de l'hymen est parfois effectuée dans l'enfance, mais en règle générale elle se déroule à l'époque de la puberté […]. Elle va souvent de pair – comme en Australie – avec un acte officiel d'accouplement. »

Page 348 : (À propos de tribus australiennes dans lesquelles existent les limitations exogamiques bien connues, selon la communication de Baldwin Spencer et Francis J. Gillen) : « L'hymen est perforé artificiellement, et les hommes qui étaient présents lors de cette opération pratiquent ensuite, dans un ordre fixé à l'avance, un coït (N.B. : d'ordre cérémoniel) avec la jeune fille […]. Toute cette procédure comporte en quelque sorte deux actes : la destruction de l'hymen, suivie du rapport sexuel. »

Page 349 : « Chez les Massaïs (en Afrique équatoriale), la mise en œuvre de cette opération est l'un des principaux préliminaires du mariage (Joseph Thomson, *Through Masai Land*, London, 1887, p. 258). Chez les Sakaïs (Malais), les Battas (Sumatra) et les Haraforas de Célèbes, la défloration est réalisée par le père de la future épouse (Maximilian Bartels, Hermann Ploss, *Das Weib in der Natur- und Völkerkunde*, *op. cit.*, II, p. 490). Aux Philippines, il existait certains hommes dont la profession était de déflorer les futures épouses, pour autant que l'hymen n'avait pas déjà été détruit dans l'enfance par une vieille femme à laquelle on avait confié cette tâche (Americus Featherman, *Social History of the Races of Mankind*, 2 vol., London, 1885-1891, ici vol. II, p. 474). Dans quelques tribus d'Esquimaux, la défloration de la future mariée était laissée à l'*angekok*, le prêtre (*ibid.*, III, p. 406). »

Les remarques critiques que j'ai annoncées se réfèrent à deux points précis. Il faut d'une part regretter que, dans ces descriptions, on ne fasse pas une distinction plus minutieuse entre la simple destruction de l'hymen, sans coït, et le coït visant à cette destruction. Un seul passage nous dit explicitement que le processus s'accomplit en deux actes, la défloration (manuelle ou instrumentale) et l'acte sexuel qui lui succède. Quoique très abondante, la documentation que l'on trouve chez Bartels et Ploss est pratiquement inutilisable pour nos fins, parce que, dans le tableau qu'ils nous proposent, la signification psychologique de l'acte de défloration est éclipsée par sa réussite anatomique. En deuxième lieu, on aimerait être informé sur ce qui distingue en ces occasions le coït « cérémoniel » (purement formel, solennel, officiel) du rapport sexuel proprement dit. Les auteurs auxquels j'ai eu accès étaient ou bien trop pudiques pour s'exprimer à ce propos, ou bien ont sous-estimé la portée psychologique de ce type de détails sexuels. Nous pouvons espérer que les récits originaux des voyageurs et des missionnaires sont plus détaillés et moins ambigus, mais compte tenu du fait que cette littérature est aujourd'hui le plus souvent inaccessible[4], je ne peux rien dire de certain à ce sujet. On peut toutefois dépasser les doutes qui pèsent sur ce deuxième point en mentionnant le fait qu'un simulacre de coït cérémoniel ne serait tout de même que le succédané, et peut-être le remplaçant, d'un autre qui aurait été pleinement accompli au préalable[5].

Pour expliquer ce tabou de la virginité, on peut évoquer différents éléments dont je veux rendre compte dans un tableau rapide. Lors de la défloration des jeunes filles, il y a en règle générale épanchement de sang ; la première tentative d'explication se rapporte à la peur du sang qu'éprouvent les primitifs, qui considèrent le sang comme le siège de la vie. Ce tabou du sang est révélé par de multiples prescriptions qui n'ont rien à voir avec la sexualité, il est manifestement lié à l'interdiction de tuer et constitue une protection contre l'instinct sanguinaire originel, le goût du meurtre des premiers hommes. Dans cette conception, on établit une relation entre le tabou de la virginité et le tabou de la menstruation, que l'on respecte presque partout. Le primitif ne peut pas établir de distinction entre le phénomène énigmatique des règles sanglantes qui surviennent chaque mois et des représentations sadiques. Il interprète la menstruation, surtout la première, comme la morsure d'un animal fantomatique, peut-être comme le signe d'un rapport sexuel avec ce spectre. Parfois, un récit permet de reconnaître dans cet esprit celui d'un ancêtre, et nous comprenons alors, en nous appuyant sur d'autres éléments de compréhension[6], que la jeune fille en cours de menstruation est taboue en tant que propriété de cet esprit ancestral.

Mais, d'un autre côté, on nous exhorte à ne pas accorder un rôle excessif à l'influence d'un élément comme la peur du sang. Celle-ci n'a tout de même pas suffi à réprimer des usages comme la circoncision des petits garçons et, plus cruelle encore, celle des filles (excision du clitoris et des petites lèvres), parfois pratiquées au sein des peuples en question, ni à faire perdre leur valeur à d'autres cérémoniels comprenant un épanchement de sang. Il ne serait donc pas étonnant que cette peur soit dépassée, en faveur de l'époux, lors de la première cohabitation.

Une deuxième explication se détourne elle aussi de l'élément sexuel et va beaucoup plus loin dans l'universel. Selon celle-ci, le primitif est en proie à une angoisse latente, constamment aux aguets, selon un schéma exactement identique à celui que nous postulons à propos de la personne souffrant de névrose de l'angoisse, dans la théorie psychanalytique de la névrose. Cette disposition à l'angoisse apparaîtra le plus fortement dans toutes les occasions qui divergent de l'ordinaire sous un aspect ou sous un autre et qui apportent quelque chose de neuf, d'inattendu, d'incompris, d'inquiétant. De là ce cérémonial qui se prolonge aussi longtemps dans les religions ultérieures, associé au début de tout nouvel exercice, au début de chaque séquence temporelle, aux prémices de l'homme, de l'animal et du fruit. Les périls auxquels l'anxieux se croit exposé n'apparaissent jamais plus fortement dans son attente qu'au début de la situation dangereuse, et dans ce cas s'en protéger relève simplement de l'utilité. Le premier rapport sexuel au sein du mariage peut certainement, compte tenu de son importance, prétendre à être

introduit par ces règles de prudence. Loin de se contredire, ces deux tentatives d'explication, celle de la peur du sang et celle de l'angoisse de la première fois, se renforcent mutuellement. Le premier rapport sexuel est certainement un acte sérieux, d'autant plus s'il doit s'accompagner d'un épanchement de sang.

Une troisième explication – celle que privilégie Crawley – attire l'attention sur le fait que le tabou de la virginité s'inscrit dans un vaste contexte englobant toute la vie sexuelle. Le tabou ne pèse pas seulement sur le premier coït avec la femme, mais sur le rapport sexuel en général ; on pourrait presque dire que la femme, tout entière, est taboue. Elle ne l'est pas seulement dans les situations particulières résultant de sa vie génitale – la menstruation, la grossesse, l'accouchement et les couches : même en dehors de ces situations, la relation avec la femme est soumise à des restrictions tellement graves et si nombreuses que nous avons tous les motifs de mettre en doute la prétendue liberté sexuelle des sauvages. Il est exact que, dans certaines occasions, la sexualité des primitifs se hisse au-dessus de toutes les inhibitions ; mais d'ordinaire, elle paraît plus fortement corsetée par des interdictions qu'à des stades supérieurs de la civilisation. À chaque fois que l'homme entreprend quelque chose de particulier, une expédition, une chasse, une campagne militaire, il doit se tenir éloigné de la femme et surtout du rapport sexuel avec elle, sous peine de voir sa force paralysée et d'aller à l'échec. Dans les usages de la vie quotidienne aussi, la volonté de tenir les deux sexes éloignés l'un de l'autre est évidente. Les femmes vivent avec les femmes, les hommes avec les hommes ; dans beaucoup de tribus primitives, on ne trouve sans doute guère de vie familiale, au sens où nous l'entendons. La séparation va parfois si loin qu'un sexe ne peut désigner les membres de l'autre sexe par leur nom et que les femmes développent un langage doté d'un vocabulaire particulier. Le besoin sexuel peut sans cesse revenir briser ces barrières qui les séparent, mais, dans certaines tribus, même les rencontres entre époux doivent se dérouler en secret et à l'extérieur de la maison.

Là où le primitif a posé un tabou, il redoute un danger, et il est indéniable que dans toutes ces prescriptions d'évitement s'exprime une crainte de principe envers la femme. Cette crainte tient peut-être au fait que la femme est différente de l'homme, qu'elle paraît éternellement incompréhensible et mystérieuse, d'une espèce étrangère, et par conséquent hostile. L'homme craint que la femme ne l'affaiblisse, qu'elle ne le contamine avec sa féminité, et qu'il ne se montre ensuite inapte. L'effet relaxant du coït, qui dissipe les tensions, peut être un exemple de cette crainte, et la perception de l'influence que prend la femme par le biais de la relation avec l'homme, les égards qu'elle obtient ainsi, justifient la propagation de cette angoisse. Il n'y a rien dans tout cela qui soit d'un autre âge et qui ne continue à vivre parmi nous.

Beaucoup de ceux qui ont observé la vie des primitifs actuels ont estimé que leur besoin d'amour est relativement faible et n'atteint jamais les intensités que nous sommes habitués à trouver dans l'humanité civilisée. D'autres ont réfuté cette opinion. En tout état de cause, les tabous dont on a relevé l'usage témoignent de l'existence d'une puissance qui se refuse à l'amour en rejetant la femme comme étrangère et hostile.

Employant des expressions qui ne se distinguent guère de la terminologie courante de la psychanalyse, Crawley montre que chaque individu se distingue des autres par un « tabou de solitude personnelle » et que ce sont précisément les petites différences, quelle que soit l'analogie que l'on relève par ailleurs, qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité mutuelle. On serait tenté de prolonger cette idée et de déduire de ce « narcissisme des petites différences » l'hostilité que nous voyons s'opposer avec succès, dans toutes les relations humaines, aux sentiments d'appartenance commune et au commandement de l'amour universel de son prochain. La psychanalyse croit avoir deviné un élément central du fondement du refus de la femme par l'homme, refus narcissique et abondamment chargé de dédain, en renvoyant au complexe de castration et à son influence sur le jugement porté sur la femme.

Ces dernières considérations nous ont cependant menés bien au-delà de notre sujet. Le tabou général de la femme n'éclaire en rien les prescriptions particulières du premier acte sexuel avec une jeune fille déterminée. Nous devons sur ce plan nous cantonner aux deux premières explications, la crainte du sang et la crainte de la première fois et, même de celles-ci, nous devrions dire qu'elles ne touchent pas le tabou qui constitue le cœur du débat. De toute évidence, celui-ci se fonde sur l'intention de *refuser ou d'épargner précisément au futur époux* quelque chose d'inséparable du premier acte sexuel, bien que, selon la remarque que nous avons faite en introduction, on devrait déduire de cette même relation un lien particulier de la femme à cet homme-là.

Notre mission n'est pas ici de nous interroger sur l'origine et la signification finale des prescriptions de tabous. Je l'ai fait dans mon livre *Totem et Tabou*[7], j'y ai souligné le fait que le tabou est caractérisé par une ambivalence originelle et défendu l'idée que celui-ci était issu d'épisodes préhistoriques qui ont mené à la fondation de la famille humaine. On ne discerne plus de signification préalable du même type dans les tabous que l'on observe aujourd'hui dans les usages des primitifs. En affirmant l'existence de cette signification, nous oublions trop facilement que même les peuples les plus primitifs vivent dans une culture très éloignée de celle des

premiers temps, aussi âgée que la nôtre et correspondant elle aussi à un palier d'évolution ultérieur, quoique d'une autre nature.

Chez les primitifs actuels, nous trouvons le tabou intégré à un système raffiné, tout à fait semblable à celui que nos névrosés développent dans leurs phobies, et qui remplace d'anciens motifs par de plus récents, convergeant de manière harmonieuse. En nous plaçant au-dessus de ces problèmes génétiques, nous voulons donc revenir à l'idée que le primitif pose un tabou là où il redoute un danger. D'une manière générale, ce danger est de nature psychique, car le primitif n'est pas forcé d'entreprendre ici deux distinctions qui nous paraissent inéluctables. Il ne sépare pas le danger matériel et le danger psychique, le danger réel et le danger imaginaire. Il est vrai que dans sa conception animiste du monde, qu'il développe avec cohérence, tout danger est issu de l'intention hostile d'une créature dotée, comme lui, d'une âme, que ce danger émane d'une force naturelle, d'autres êtres humains ou d'animaux. Mais d'un autre côté, il est habitué à projeter ses propres motions d'hostilité dans le monde extérieur, c'est-à-dire à en imputer la faute aux objets qu'il ressent comme désagréables ou même seulement étrangers. La femme est alors elle aussi reconnue comme une source de périls du même type, et le premier acte sexuel avec la femme comme un danger particulièrement intense.

Or il semble que nous puissions obtenir quelques informations sur la nature de ce danger accru et sur la raison pour laquelle il menace justement le futur époux, en étudiant plus précisément le comportement des femmes vivant aujourd'hui, à notre palier de civilisation et dans les mêmes conditions. Je suppose que cette étude fera apparaître l'existence réelle d'un danger de ce type, en sorte que le primitif utilise le tabou de la virginité pour se défendre contre un danger réellement pressenti, même s'il est d'ordre psychique.

Que la femme, après le coït, à l'apogée de la satisfaction, enlace l'homme et le serre contre elle nous paraît une réaction normale : nous y voyons une expression de sa gratitude et le consentement à une sujétion durable. Mais nous savons qu'il n'est pas du tout dans la règle que la première relation entraîne ce comportement ; très fréquemment, celle-ci a été une pure et simple déception pour la femme, qui reste froide et insatisfaite, et il faut en général une assez longue période et une répétition assez fréquente de l'acte sexuel avant que la femme n'y trouve elle aussi une satisfaction. Partant de ces cas de frigidité purement initiale, et qui se dissipe rapidement, une chaîne ininterrompue mène au résultat déplaisant d'une frigidité permanente qu'aucun effort de tendresse produit par l'homme ne parvient à surmonter. Je crois que l'on n'a pas encore suffisamment compris cette frigidité de la femme, et qu'à l'exception des cas où l'on doit l'attribuer à l'impuissance de

l'homme, elle appelle une explication, peut-être par le biais des phénomènes qui lui sont proches.

Je ne voudrais pas évoquer ici les tentatives si fréquentes pour fuir le premier rapport sexuel, parce qu'elles sont ambiguës et qu'il faut les considérer en premier lieu, sinon totalement, comme l'expression d'une volonté de défense commune à toutes les femmes. Je crois en revanche que certains cas pathologiques éclairent l'énigme de la frigidité féminine : ceux dans lesquels la femme, après le premier rapport, et même après chaque nouveau rapport, exprime sans voile son hostilité à l'homme en l'injuriant, en levant la main sur lui ou en le frappant effectivement. Dans un cas remarquable de cette nature, que j'ai pu soumettre à une analyse approfondie, cela se produisait bien que la femme ait beaucoup aimé l'homme, ait eu l'habitude de demander elle-même le coït et y ait sans conteste trouvé une grande satisfaction. Je pense que cette singulière réaction contraire est le succès de ces motions qui, d'ordinaire, ne peuvent s'exprimer que sous la forme de la frigidité, c'est-à-dire sont capables de retenir la réaction de tendresse sans s'affirmer elles-mêmes. Dans les cas pathologiques, on voit en quelque sorte décomposé en ses deux éléments ce qui, dans la forme bien plus fréquente de la frigidité, s'assemble pour produire un effet d'inhibition, comme nous l'avons reconnu depuis très longtemps dans ce que l'on appelle les symptômes « en deux temps » de la névrose obsessionnelle. Le danger lié à la défloration de la femme serait donc de s'attirer son hostilité, que le futur époux aurait justement toutes les raisons de chercher à éviter.

L'analyse permet de deviner sans difficulté quelles motions de la femme interviennent dans l'apparition de ce comportement paradoxal où je m'attends à trouver l'explication de la frigidité. Le premier coït mobilise une série de motions de ce type, inutilisables pour obtenir l'attitude féminine souhaitée et dont certaines n'ont pas à se répéter, même dans les rapports ultérieurs. On pensera ici en premier lieu à la douleur que l'on cause à la vierge lors de la défloration – on peut même être enclin à penser que cet élément est décisif, et s'abstenir d'en chercher un autre. Mais il est difficile d'attribuer à la douleur un rôle aussi important, il faut plutôt voir dans ce phénomène la vexation narcissique née de la destruction d'un organe, qui trouve une représentation rationnelle dans la connaissance de la valeur sexuelle amoindrie de la femme déflorée. Les usages nuptiaux des primitifs nous mettent cependant en garde contre une telle surévaluation. Nous avons vu que, dans certains cas, le cérémonial se déroule en deux temps : à la déchirure de l'hymen (pratiquée avec la main ou avec un instrument) succède un coït officiel ou un simulacre de rapport avec les représentants de l'homme, ce qui nous prouve que le sens du tabou prescrit ne se limite pas à l'évitement de la défloration anatomique et

qu'il s'agit d'épargner à l'époux autre chose encore que la réaction de la femme à cette blessure douloureuse.

En guise d'autre motif à la déception causée par le premier coït, nous trouvons le fait qu'au moins dans le cas de la femme civilisée, attente et accomplissement ne peuvent pas coïncider. Jusque-là, le rapport sexuel était très fortement associé à l'interdit – le rapport légal et autorisé n'est donc pas considéré comme un véritable rapport. La profondeur de cette association s'exprime de manière presque amusante dans les efforts produits par tant de futures épouses pour dissimuler leur nouvelle relation amoureuse à tous les étrangers et même à leurs parents, alors qu'il n'existe pas de véritable obligation de le faire, et qu'elles n'ont pas à redouter d'objection. Les jeunes filles disent franchement que leur amour perd de sa valeur lorsque d'autres en sont informés. Il arrive que ce motif puisse devenir surpuissant et empêcher tout simplement le développement de la capacité d'aimer au sein du couple marié. La femme ne retrouve sa sensibilité à la tendresse que dans un rapport non autorisé qu'il faut tenir secret, le seul cadre où elle soit certaine d'agir selon sa propre volonté et hors de toute influence.

Ce motif, cependant, ne va pas lui non plus suffisamment en profondeur ; lié, en outre, à un état de civilisation, il ne permet pas d'établir un lien correct avec les conditions de vie des primitifs. L'élément suivant, qui repose sur l'histoire de l'évolution de la libido, est d'autant plus significatif. Les efforts de l'analyse nous ont fait découvrir de quelle régularité et de quelle puissance font preuve les tout premiers placements de la libido. Il s'agit de désirs sexuels infantiles prolongés, chez la femme, le plus souvent d'une fixation de la libido sur le père, ou sur le frère qui lui sert de substitut, désirs qui étaient souvent orientés sur tout autre chose que le coït ou qui l'intégraient seulement comme un objectif défini de manière imprécise. L'époux n'est en quelque sorte jamais qu'un substitut, et pas le bon : la première emprise sur la capacité amoureuse de la femme, c'est un autre qui l'a exercée – dans les cas typiques, le père, l'époux n'étant tout au plus que le deuxième. Selon l'intensité de cette fixation et de la fermeté avec laquelle elle est maintenue, l'homme de substitution sera ou non considéré comme insatisfaisant et refusé. La frigidité compte donc au nombre des conditions génétiques de la névrose. Plus l'élément psychique est puissant dans la vie sexuelle de la femme, plus la répartition de sa libido se montrera résistante au choc provoqué par le premier acte sexuel, et moins sa prise de possession physique pourra produire d'effets. La frigidité peut alors se fixer sous forme d'inhibition névrotique ou fournir le terrain pour le développement d'autres névroses, et des diminutions même modérées de la puissance masculine jouent alors un rôle majeur, en tant qu'auxiliaires de ce phénomène.

Il semble que la coutume qu'ont les primitifs de confier la défloration à un doyen, un prêtre, un saint homme, c'est-à-dire un succédané du père[8], tienne compte du motif du désir sexuel précoce. De là, un chemin direct me semble mener au très contesté *ius primae nocti*[9] médiéval. Adolf Josef Storfer[10] a défendu la même conception et a en outre interprété l'institution largement répandue du « mariage de Tobie[11] » (la coutume voulant que l'on reste chaste au cours des trois premières nuits) comme une reconnaissance des privilèges du patriarche, comme l'avait fait avant lui C. G. Jung[12]. Que nous trouvions aussi l'image du dieu sous le succédané de père chargé de la défloration ne fait dès lors que répondre à notre attente. Dans certaines régions d'Inde, la jeune mariée devait sacrifier l'hymen au lingam de bois et, selon le récit de saint Augustin, on pratiquait la même coutume dans le cérémonial nuptial romain (de son époque ?), à cette atténuation près que la jeune femme n'avait qu'à s'asseoir sur le gigantesque phallus en pierre de Priape[13].

Un autre motif, plongeant dans des strates encore plus profondes, porte de manière démontrable la responsabilité principale dans la réaction paradoxale contre l'homme, et son influence s'exprime encore, selon moi, dans la frigidité de la femme. Le premier coït active encore chez les femmes d'autres motions anciennes que celles qui ont été décrites, motions qui contrecarrent totalement la fonction et le rôle féminins.

Nous savons par l'analyse de nombreuses femmes névrosées qu'à un stade précoce de leur vie elles jalousent le signe de virilité de leur frère et se sentent désavantagées et rétrogradées en raison de son absence (qui est en réalité une atrophie). Nous classons cette « envie du pénis » dans le « complexe de castration ». Si l'on comprend à tort sous le terme « viril » la volonté d'être un mâle, on peut appliquer à ce comportement le terme de « protestation virile » qu'a forgé Alfred Adler pour proclamer ce facteur vecteur de la névrose[14]. Dans cette phase, il arrive souvent que les petites filles ne dissimulent pas leur envie et l'hostilité qui en découle à l'égard du frère favorisé : elles tentent aussi d'uriner debout, comme celui-ci, pour défendre l'égalité de droits à laquelle elles prétendent. Dans le cas, déjà mentionné, d'agression illimitée, après le coït, contre l'homme pour le reste aimé, j'ai pu constater que cette phase précédait le choix d'objet. C'est après seulement que la libido de la petite fille se tournait vers le père et par la suite, au lieu d'un pénis, c'est un enfant qu'elle voulait[15].

Je ne serais pas surpris si, dans d'autres cas, on trouvait inversée la succession chronologique de ces motions et si ce pan du complexe de castration ne devenait actif qu'après la réussite du choix d'objet. Mais la phase virile de la femme, dans laquelle elle jalouse le pénis du petit garçon,

est dans tous les cas la plus précoce dans l'histoire du développement et se trouve plus proche du narcissisme originaire que de l'amour de l'objet.

Il y a quelque temps, un hasard m'a donné l'occasion de consigner le rêve d'une jeune mariée, dans lequel on pouvait discerner la réaction à sa défloration. Le rêve révélait sans contrainte le souhait de la femme : castrer le jeune époux et garder son pénis pour elle. Il y avait certes aussi place pour l'interprétation plus anodine : on souhaitait la prolongation et la répétition de l'acte. Seulement certains détails du rêve allaient au-delà de cette signification, et le caractère, tout comme le comportement ultérieur de la rêveuse, plaidaient en faveur de cette interprétation plus large. Derrière cette envie du pénis apparaît alors l'amertume et l'hostilité de la femme à l'égard de l'homme, sentiment qu'il ne faut jamais totalement méconnaître dans les relations entre les deux sexes et dont les signes les plus clairs se trouvent dans les activités et les productions littéraires des « émancipées ». Se livrant à une spéculation paléobiologique, Ferenczi – j'ignore s'il a été le premier à le faire – fait remonter l'hostilité de la femme jusqu'à l'époque de la différenciation des sexes. Au début, estime-t-il, la copulation avait lieu entre deux individus de même genre dont l'un se développait toutefois pour devenir le plus fort et contraignait le plus faible à subir l'union sexuelle. L'amertume inspirée par cette infériorité survit encore, selon lui, dans la disposition actuelle de la femme. Je ne vois aucune objection à ce que l'on use de ce genre de spéculations tant que l'on évite de les surévaluer.

Après cette énumération des motifs de la réaction paradoxale de la femme à la défloration, réaction qui persiste sous forme de traces dans la frigidité, on peut exprimer, en résumé, l'idée que la *sexualité inachevée* de la femme se défoule sur l'homme qui lui fait, le premier, connaître l'acte sexuel. Dans ce cas, le tabou de la virginité a un véritable sens et nous comprenons la prescription qui pousse justement l'homme à éviter ce type de danger lorsqu'il doit entrer dans une coexistence durable avec cette femme. À des paliers supérieurs de la civilisation, l'évaluation de ce danger a reculé devant la promesse de sujétion, et certainement aussi devant d'autres motifs et d'autres tentations ; on considère la virginité comme un bien auquel l'homme ne doit pas renoncer. Mais l'analyse des troubles conjugaux enseigne que les motifs qui doivent forcer la femme à se venger pour sa défloration ne sont pas totalement éteints non plus dans la vie psychique de la femme civilisée. Il me semble que l'observateur ne peut qu'être frappé de constater que, dans un nombre inhabituellement élevé de cas, la femme reste frigide et se sent malheureuse dans son premier mariage, tandis qu'après la dissolution de celui-ci, elle devient pour son deuxième époux une femme tendre et gratifiante. La réaction archaïque s'est pour ainsi dire épuisée sur son premier objet.

Mais, d'une manière générale, le tableau de la virginité n'a pas disparu dans notre vie civilisée. L'âme du peuple le connaît, et les poètes se sont parfois servis de ce sujet. Ludwig Anzengruber[16] montre dans une comédie comment un garçon paysan naïf se laisse dissuader d'épouser la femme qui lui est promise parce qu'elle « est une putain, et que son premier y laissera sa peau ». Il accepte qu'elle en épouse un autre, et veut ensuite la prendre comme femme, lorsqu'elle est devenue veuve et qu'elle ne présente plus de danger. Le titre de la pièce, *Le Poison de la vierge*, rappelle que les dresseurs de serpents commencent par faire mordre le reptile venimeux dans un petit mouchoir afin de les manier ensuite sans risque[17].

Le tabou de la virginité, mais aussi une partie de sa motivation ont trouvé leur représentation la plus puissante dans un personnage dramatique bien connu, la Judith de la tragédie de Friedrich Hebbel *Judith et Holopherne*. Judith est l'une de ces femmes dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier époux a été paralysé par une angoisse énigmatique au cours de la nuit de noces, et n'a plus osé la toucher. « Ma beauté est celle de la belladone, a-t-elle dit. En jouir apporte la folie et la mort. » Lorsque le général assyrien assiège sa ville, elle décide d'utiliser sa beauté pour le séduire et le conduire à sa perte, utilisant ainsi un motif patriotique pour masquer un motif sexuel. Après avoir été déflorée par cet homme violent, qui se vante de sa force et de son absence de scrupules, elle trouve dans sa colère l'énergie suffisante pour lui couper la tête, et devient ainsi la libératrice de son peuple. La décapitation nous est bien connue comme substitut symbolique de la castration ; dès lors, Judith est la femme qui castre l'homme qui l'a déflorée, comme le voulait aussi ce rêve d'une jeune mariée, tel qu'il m'a été rapporté. Hebbel a de toute évidence donné à dessein une dimension sexuelle à ce récit patriotique emprunté aux apocryphes de l'Ancien Testament : dans celui-ci, Judith peut, à son retour, se vanter de ne pas avoir été souillée, et l'on ne trouve pas non plus dans le texte de la Bible la moindre allusion à son inquiétante nuit de noces. Mais, avec la sensibilité propre au poète, il a vraisemblablement deviné le motif antique qui était entré dans ce récit tendancieux, et n'a fait que rendre à cette histoire la teneur qui était la sienne à l'origine.

Isidor Sadger[18] a montré, dans une analyse pertinente, comment Hebbel a été inspiré, lorsqu'il a choisi son sujet, par son propre complexe parental, comment il en est venu à prendre si régulièrement parti en faveur de la femme dans le combat entre les sexes et à percevoir par empathie ses motions psychiques les mieux dissimulées[19]. Il cite aussi les motifs pour lesquels le poète a, selon ses propres dires, modifié la trame du récit, et la trouve à juste titre artificielle, comme faite pour justifier de manière purement extérieure, et au fond dissimuler, quelque chose d'inconscient au poète lui-même. Je ne veux pas aborder l'explication que donne Sadger au fait que Judith, présentée

comme veuve par le récit biblique, devienne ici une veuve vierge. Il renvoie à l'intention du fantasme enfantin : nier le rapport sexuel des parents et faire de la mère une vierge intacte. Mais je vais plus loin : après que le poète a affirmé la virginité de son héroïne, son imagination empathique est restée arrêtée à la réaction hostile qu'avait déclenchée le viol de la virginité.

Nous pouvons conclure en ces termes : la défloration n'a pas pour seule conséquence d'attacher durablement la femme à l'homme ; elle déclenche aussi une réaction archaïque d'hostilité à l'homme, qui peut prendre des formes pathologiques, lesquelles s'expriment assez fréquemment par des phénomènes d'inhibition dans la vie amoureuse du couple, réaction à laquelle on peut attribuer le fait que les deuxièmes mariages se présentent si souvent tellement mieux que les premiers. Le tabou déconcertant de la virginité, la crainte qui, chez les primitifs, incite l'époux à éviter de pratiquer la défloration, se justifiant parfaitement par cette réaction hostile.

Il est intéressant de noter que lorsqu'on exerce une activité d'analyste, on rencontre des femmes chez qui les réactions opposées de la sujétion et de l'hostilité se sont toutes deux exprimées et sont restées intimement liées l'une à l'autre. Ce sont des femmes de ce type qui semblent totalement brouillées avec leurs maris et ne peuvent pourtant que produire de vains efforts pour se détacher d'eux. À chaque fois qu'elles tentent de faire porter leur amour sur un autre homme, c'est l'image du premier, celui qu'elles n'aiment pourtant plus, qui s'interpose pour les inhiber. L'analyse enseigne alors que ces femmes restent certes attachées à leurs premiers maris par sujétion, mais plus par tendresse. Si elles ne se libèrent pas d'eux, c'est qu'elles ne sont pas allées au bout de leur vengeance, et, dans les cas les plus poussés, qu'elles n'ont pas même pris conscience de leur motion vengeresse.

1. Richard von Krafft-Ebing, « Bemerkungen über "geschlechtliche Hörigkeit" und Masochismus », *Jahrbücher für Psychiatrie*, X, 1892 [voir aussi *Les Formes du masochisme. Psychopathologie de la vie sexuelle (I)*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010 (*N.d.É.*)].

2. Alfred E. Crawley, *The Mystic Rose. A Study of Primitive Marriage*, London, Mac Millan, 1902 ; Maximilian Bartels, Hermann Heinrich Ploss, *Das Weib in der Natur- und Völkerkunde*, Leipzig, T. Grieben, 1891 ; différents passages *in* James G. Frazer, *The Golden Bough*, London, Mac Millan, 1911, 2e partie : *Taboo and the Perils of the Soul* ; et Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, Philadelphie, F.A. Davis, 1913.

3. Alfred E. Crawley, *The Mystic Rose*, *op. cit.*, p. 347.

4. En raison de la guerre qui sévissait quand Freud a écrit ce texte. (*N.d.É.*)

5. Dans de nombreux autre cas de cérémonies nuptiales, il ne fait aucun doute que le droit de disposer sexuellement de la future épouse est entièrement accordé à d'autres que le fiancé, par exemple à ses commis et compagnons (les « garçons d'honneur » de nos propres coutumes).

6. Voir Sigmund Freud, *Totem et Tabou* (1913), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

7. *Op. cit.*, notamment p. 29 *sq*. Sur l'ambivalence, p. 41. (*N.d.T.*)

8. Voir plus haut.

9. Littéralement : «droit de première nuit ». (*N.d.T.*)

10. Adolf Josef Storfer, *Zur Sonderstellung des Vatermords. Eine rechtsgeschichtliche und völkerpsychologische Studie*, Wien, Franz Deuticke, 1911.

11. Voir le récit biblique : *Tb* 6. Sara, l'épouse de Tobie, était victime d'une malédiction qui condamnait à mort tous ses fiancés. (*N.d.T.*)

12. Carl Gustav Jung, « De l'importance du père dans la destinée de l'individu » (1909), in *Psychologie et Éducation*, Paris, Buchet-Chastel, 1963.

13. Maximilian Bartels, Hermann Heinrich Ploss, *Das Weib in der Natur- und Völkerkunde*, *op. cit.*, I, XII, et Jacques-Antoine Dulaure, *Des divinités génératrices, ou Du culte du phallus chez les Anciens et les Modernes*, Puiseaux, Pardès, 1987, fac-similé de l'édition de 1825, p. 142 *sq*.

14. Ce fut le titre d'une conférence d'Adler discutée au sein de l'Union psychanalytique viennoise le 1er février 1911. (*N.d.T.*)

15. Voir Sigmund Freud, « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal » (1916-1917), in *Œuvres complètes*, XV : *1916-1920*, Paris, PUF, 1996.

16. Dramaturge autrichien, Ludwig Anzengruber (1839-1889) est l'auteur d'une vingtaine de pièces populaires qui lui ont valu un succès considérable. *Jungferngift* (*Le Poison de la vierge*) a été créé à Vienne en 1878. (*N.d.T.*)

17. Une brève et magistrale nouvelle d'Arthur Schnitzler, *Le Destin du baron von Leisenbogh* [publiée en français dans le recueil *Masques et prodiges*, Paris, Stork, 1972 (*N.d.T.*)] mérite d'être citée ici, même si la situation décrite n'est pas la même. L'amant, mort dans un accident, d'une comédienne fort expérimentée dans les choses de l'amour, lui a en quelque sorte créé une nouvelle virginité en prononçant une malédiction mortelle contre le premier homme qui la posséderait après lui. Pendant un certain temps, la femme frappée de ce tabou n'ose effectivement pas avoir de rapports amoureux. Mais, après être tombée amoureuse d'un chanteur, elle use de l'expédient consistant à offrir auparavant une nuit au baron von Leisenbogh, qui lui fait vainement la cour depuis des années. Et c'est bien ce dernier que frappe la malédiction : il est saisi d'apoplexie dès qu'il apprend le motif de son bonheur inespéré en amour.

18. Isidor Isaak Sadger (1887-1942), psychanalyste viennois, élève de Freud. (*N.d.T.*)

19. Isidor Isaak Sadger, « Von der Pathographie zur Psychographie », *Imago*, I, 1912.

Sigmund Freud aux Éditions Payot & Rivages

Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*

Psychopathologie de la vie quotidienne

Totem et tabou

Introduction à la psychanalyse

Essais de psychanalyse

Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie

Le Petit Hans, suivi de : *Sur l'éducation sexuelle des enfants*

L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle, suivi de : *Nouvelles Remarques sur les psychonévroses de défense*

L'Homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile

Le Président Schreber. Un cas de paranoïa

Malaise dans la civilisation

L'Homme Moïseetlareligionmonothéiste

Psychologie de la vie amoureuse

Notre relation à la mort

Trois essais surlathéorie sexuelle

Au-delà du principe de plaisir

Psychologie des foules et analyse du moi

Le Moi et le Ça

Pulsions et destins des pulsions

L'Inconscient

Deuil et mélancolie

Pour introduire le narcissisme

Névrose etpsychose

Inhibition, symptôme et angoisse

Trois mécanismes de défense : le refoulement, le clivage et la dénégation

Le Roman familial des névrosés,et autres textes

La Sexualité infantile

Le Rêve de l'injection faite à Irma

Mémoire, souvenirs, oublis

Du masochisme. Les aberrations sexuelles ; Un enfant est battu ; Le problème économique du masochisme

L'Inquiétant familier, suivi de *Le Marchand de sable* (E.T.A. Hoffmann)

Une névrose diabolique au XVIIe siècle, suivi de : *La Peau de chagrin* (Honoré deBalzac)

Le Président T.W. Wilson. Portrait psychologique (avec William C. Bullitt)

Sur les névroses de guerre (avec Sándor Ferenczi et Karl Abraham)

Pourquoi la guerre ? (avec Albert Einstein)

Correspondance (avec Stefan Zweig)

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Psychologie de la vie amoureuse* de Sigmund Freud a été réalisée le 27 Août 2015 par les éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-228-90552-7).

Le format ePub a été préparé par Facompo, Lisieux.